ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche



en ligne en ligne

AnIsl 45 (2011), p. 47-78

Cyrille Aillet

Tāhart et les origines de l'imamat rustumide. Matrice orientale et ancrage local.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710960	Le décret de Saïs	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	Tebtynis VII	Nikos Litinas
9782724711257	Médecine et environnement dans l'Alexandrie	Jean-Charles Ducène
médiévale		
9782724711295	Guide de l'Égypte prédynastique	Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant
9782724711363	Bulletin archéologique des Écoles françaises à	
l'étranger (BAEFE)		
9782724710885	Musiciens, fêtes et piété populaire	Christophe Vendries
9782724710540	Catalogue général du Musée copte	Dominique Bénazeth
9782724711233	Mélanges de l'Institut dominicain d'études	Emmanuel Pisani (éd.)
orientales 40		

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

CYRILLE AILLET

Tāhart et les origines de l'imamat rustumide

Matrice orientale et ancrage local

A FONDATION, dans la seconde moitié du 11e/VIIIe siècle, de la ville islamique de Tāhart¹, située à proximité d'un important centre urbain antique, constitue une étape politique majeure dans l'affirmation de la nébuleuse khārijite au Maghreb. Tandis que les efforts des propagandistes du mouvement échouaient les uns après les autres en Irak et dans le Ḥurassān, se concentrant progressivement dans le sud-est de la péninsule Arabique (Ḥadramawt jusqu'au 1ve/xe, voire ve/xie siècle, et 'Umān jusqu'aujourd'hui)², une dynastie d'imams affichant leur origine persane réussissait à s'implanter durablement – pour plus d'un siècle – dans les marges occidentales de l'empire abbasside, pour n'être déracinée que par la puissante vague fatimide de 296/909.

Volontiers présenté comme le symbole d'un âge d'or de l'ibādisme, dont la domination sur les autres courants issus du khārijisme fut dès lors établie, ce que l'on nomme un peu hâtivement

1. Cet article s'insère dans le programme Jeune Chercheur « Maghribadite », soutenu par l'Agence nationale de la Recherche (n° 2010 JCJC 2004 01) et coordonné par moi-même.

Il y a deux façons possibles et équivalentes de transcrire le nom, d'origine berbère, de la ville: Tīhart et Tāhart (ou Tāhert si l'on respecte la prononciation dialectale). Selon Ibrāhīm Baḥaz, la première serait plus ancienne et attestée chez des auteurs maghrébins (al-Raqīq, Ibn 'Idārī al-Marrakušī, Ibn Sa'īd al-Maġribī), tandis que la seconde aurait été imposée plus tardivement par des auteurs étrangers à la région (Baḥaz, Aldawla al-rustumiyya, p. 86). Ce raisonnement est démenti par l'emploi de la seconde transcription chez des auteurs anciens (Ibn al-Ṣaġīr, al-Ya'qūbī) et ibāḍites (Ibn Sallām, Abū Zakariyyā' al-Warǧilānī, al-Darǧīnī). Enfin, le nom de la dynastie est parfois vocalisé avec une fatḥa («Rustamides»), mais nous nous sommes rangé à la transcription d'Ibrāhīm Baḥaz.

2. À ce propos, Lewicki, « Les ibādites dans l'Arabie du Sud au Moyen Âge ».

«l'État » rustumide de Tāhart ³ est également considéré par certains représentants de l'historiographie postcoloniale comme une préfiguration de la naissance d'une « nation » algérienne ⁴. L'insistance habituelle sur la « centralité » de Tāhart, et sur le rôle supposé qu'aurait joué la dynastie rustumide dans l'unification du Maghreb central n'est pas sans lien avec l'idéologie nationale algérienne. La tentation de faire de l'imamat la première ébauche d'un État algérien est d'autant plus forte que Tiaret a servi, dix siècles plus tard (1835-1843), de siège temporaire à la résistance menée par l'émir Abdelkader contre la colonisation française ⁵.

L'idéalisation de l'épisode rustumide possède néanmoins des racines bien plus anciennes, puisqu'une mémoire mythique de la ville se mit en place de façon précoce, dès le 111°/1x° siècle. Disciple de Başra devenue – tout du moins dans le discours – l'émule et la rivale de Bagdad, Tāhart offre un cadre propice pour toute réflexion sur la constitution des premières « capitales » régionales de l'Islam, villes actives dans la constitution de réseaux économiques et politiques locaux, et revendiquant une autonomie certaine vis-à-vis du principal centre d'impulsion d'un empire qui se voulait universel.

Une réflexion d'ensemble sur ces pôles régionaux s'avère d'autant plus salutaire que leur intégration dans l'histoire de l'Islam des premiers siècles est loin d'être encore réalisée, tant il est vrai que celle-ci s'écrit trop souvent encore selon une perspective étroitement centralisatrice et impériale, depuis Bagdad, Cordoue ou Le Caire. Question de sources ? Assurément, puisque les trois villes califales ont contribué à forger leur propre mythe historique à travers une ample production littéraire. Toutefois, l'indéniable disproportion des témoignages disponibles a également pu servir d'alibi à une historiographie qui, réglée sur le schéma des sources, considère la formation des pouvoirs régionaux, jugés « périphériques », comme une entrave à la construction de l'État, lui-même figé dans un modèle impérial. À propos du Maghreb, aire géographique qui échappa en grande partie au pouvoir califal dès la fin de l'ère omeyyade, on peut difficilement nier la prégnance de ce raisonnement, tout comme son impuissance à rendre compte des dynamiques politiques qui caractérisent les premiers siècles de l'Islam dans la région.

Abdallah Laroui faisait déjà ce constat en 1970, dénonçant le laïus sur la «malchance» historique du Maghreb, devenu un poncif de l'historiographie à l'époque coloniale ⁶. Or, sans retomber dans le débat ancien sur la « décolonisation » de la mémoire historique du Maghreb, force est de constater le faible degré d'intégration de cette aire géographique dans la trame historique générale de l'Islam médiéval.

- 3. Une structure étatique implique un degré de centralisation et de développement de l'administration qu'il faudrait mesurer plus précisément en ce qui concerne l'imamat de Tāhart. Sur l'histoire politique et les institutions rustumides, voir Dangel, L'imamat ibadite de Tahert et Baḥaz, Al-dawla al-rustumiyya. Sur l'histoire des Ibāḍites au Maghreb dans les premiers siècles, voir aussi Rebstock, Die Ibaditen im Magrib et Schwartz, Die Anfänge der Ibaditen. La bibliographie en arabe est assez abondante, mais nous n'en citons que les références essentielles.
- 4. Préfiguration d'une nation « démocratique » selon Koribaa, Les Kharidjites, démocrates de l'Islam, et d'un « Islam tolérant » pour Bekri, L'Algérie aux 11^e-111^e s./VIII^e-1x^e s.
- 5. Comme le rappellent Baḥaz, Al-dawla al-rustumiyya, p. 89, et Talbi, « Tāhart », X, p. 107-108.
- 6. Laroui, L'histoire du Maghreb, p. 6-14.

L'autre tendance dominante consiste à considérer l'évolution régionale sous l'angle exclusif du sunnisme malékite, dont l'expansion s'accéléra dans la seconde moitié du ve/xie siècle. Pourtant, l'ancienneté et l'abondance relative des sources ibādites – face à la disette des autres témoignages textuels maghrébins avant le ve/xie, voire le vie/xiie siècle – permettent de s'interroger sur l'élaboration d'une idéologie concurrente du califat abbasside, incarnée dans des réalisations politiques dont la plus stable fut l'imamat rustumide. L'ère rustumide constitue le prélude à l'élaboration de ce discours alternatif, qui a connu d'importants prolongements dans la littérature ibādite après la chute de Tāhart. Cet événement a cependant largement contribué à l'idéalisation du stade de « manifestation » (zuhūr) du mouvement et à la sacralisation de ses imams, dont certains furent considérés comme des autorités en matière de figh.

Nous dresserons d'abord un premier panorama des sources disponibles, afin d'y repérer les strates de mémoire constitutives de l'histoire de Tāhart 8. Nous nous limiterons ensuite aux récits relatifs à la fondation de la ville et aux origines du royaume rustumide, incarné par son premier imam: 'Abd al-Raḥmān b. Rustum. Tout en repérant les contours d'un imaginaire urbain forgé au contact de modèles rivaux, nous nous pencherons sur la cité en tant qu'espace de représentation et de réalisation de l'imamat. C'est ainsi que nous tenterons de comprendre comment l'usage d'un argumentaire servant alternativement de support à l'affichage de la matrice orientale du mouvement, ou à la revendication, grâce au registre de la šu'ūbiyya, d'un ancrage local, a permis de construire l'image d'un pôle adverse et inverse du califat abbasside 9.

Strates de mémoire

Avant d'en extraire les éléments qui nous intéressent, il convient de sonder la profondeur de ce terreau mythique. Si l'on mesure le rayonnement d'une ville au souvenir qu'elle a laissé dans les sources, il faut bien reconnaître que Tāhart a joui d'une large renommée, dans un périmètre s'étendant de Cordoue à Bagdad, donc bien au-delà des seules frontières de la communauté ibādite, et sur une durée de plusieurs siècles puisque les dernières formulations notables de cette mémoire urbaine datent du VIIIe/XIVe siècle.

- 7. Un « système ordonné de symboles culturels » selon la définition de Geertz, « Ideology as a Cultural System ».
- 8. Cet article ne contient que quelques repères sur l'histoire de la ville et sa consignation écrite, support pour une étude monographique ultérieure.
- 9. Je tiens à remercier Dominique Valérian de m'avoir communiqué deux articles encore inédits, le premier ayant pour titre « Les récits de fondation de villes et la construction de la mémoire urbaine dans le Maghreb médiéval », le second « Récits de fondation et islamisation de la mémoire urbaine au Maghreb ». Ils s'appuient sur la littérature sunnite, mais posent la question de la « sunnisation » des récits de fondation (en particulier pour Fès).

Les deux sites et la question de la continuité d'occupation avec l'Antiquité tardive

Tāhart se composait en réalité de deux noyaux urbains situés sur les flancs du Djebel Guezoul (Ğazzūl). De fait, on distingue encore de nos jours deux établissements distants d'environ huit kilomètres, la ville moderne de Tiaret à l'est, et le bourg de Tagdemt à l'ouest, qui tous deux tirent leurs noms de toponymes berbères très anciens ¹⁰.

Plusieurs sources distinguent clairement «Tāhart l'ancienne» (Tāhart al-qadīma), l'établissement d'origine préislamique, de «Tāhart la neuve» (Tāhart al-ḥadīṭa, al-muḥaddiṭa ou al-ĕadīda), la fondation ibādite du 11º/VII1º siècle II. D'après Yaqūt, qui ne fait que répéter les informations du géographe al-Muḥallabī (m. 380/990), la ville ancienne était aussi désignée sous le nom de *Tāhart 'Abd al-Ḥāliq*, désignation dont la seule fonction semble être de marquer la piété de son fondateur ou de ses habitants, puisque le second élément signifie « le serviteur du Créateur ¹² ». Selon Abū l-Fidā' une journée de marche aurait séparé les deux sites – un intervalle qui semble plus élevé que l'espace situé entre les deux agglomérations actuelles -, mais Bakrī (s'appuyant sur al-Warrāq) évoque seulement une distance de cinq milles 13. Les sources insistent aussi sur l'altitude de l'établissement ancien, qu'ils surnomment volontiers «Tāhart la haute» (Tāhart al-'uliyya ou al-u'lā) 14. De fait, la ville actuelle de Tiaret occupe un site perché à 1131 mètres d'altitude. Bakrī propose un indice supplémentaire en évoquant la présence sur ces lieux, à une période indéterminée avant l'Islam, du *ḥiṣn* des Barqaǧāna 15. Comme l'a montré Allaoua Amara dans un article récent, ce groupe de population est aussi signalé à Tubna dans le Zāb par Ibn Hawqal. Pour cet historien, il s'agirait de Berbères christianisés durant l'Antiquité tardive, puis convertis à l'islam après la conquête arabe 16.

Ces références à l'ancienneté de la ville posent la question de la continuité de l'occupation du site entre l'Antiquité tardive et l'ère rustumide. Toutefois, on ne sait pas grand-chose de

10. Talbi, «Tāhart », X, p. 107-108; Marçais, Dessus-Lamare, «Recherches d'archéologie musulmane ». Nous revenons plus bas sur l'étymologie de «Tagdempt ». À propos de Tāhart, il existe différentes hypothèses qu'expose, sans trancher dans le vif du sujet, Zerouki, L'imamat de Tahert, p. 27-35. La plus convaincante semble être celle qui relie ce nom à l'idée de «campement », de «station » ou de «halte ». Il faudrait mener à ce sujet des recherches plus précises, mais des toponymes apparemment dérivés de la même racine sont attestés, pour Meknès qui est aussi appelée «Tāqrart » (Al-Idrīsī, Kitāb nuzhat al-muštāq, p. 244), et pour l'un des deux quartiers de Tlemcen, fondé par les Almoravides en 474/1081 et dont le nom est transcrit sous la forme «Tākrārt » (Bel et Yalaoui, «Tilimsān », X, p. 534-535), «Tāǧrart » ou bien «Tāhart » selon les éditions (Ibn al-Atīr, al-kāmil fī l- ta'rīḥ, éd. t. 10, p. 580-581, trad. p. 540-541), ce qui souligne bien l'absence d'unification de l'onomastique berbère.

- II. Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141; Yāqūṭ, Kitāb mu'ǧam al-buldān, II, nº 2426, p. 8-10 (d'après une citation d'al-Muḥallabī); Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḥ, I, p. 40; Abū l-Fidā', Taqwīm al-buldān, p. 172-173.
- 12. Yāqūt, Kitāb mu'ğam al-buldān, II, nº 2426, p. 8-10.
- 13. Abū l-Fidā', Taqwīm al-buldān, p. 172-173; Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141.
- 14. Al-Istaḥrī, Kitāb al-masālik p. 39; Ibn Rustah, Kitāb al-a'lāq al-nafīsa, p. 145.
- 15. Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 67, trad. p. 139.
- 16. Amara, « L'islamisation du Maghreb central (VII^e-XI^e siècle) ».

cet établissement antique, ni par les sources, ni par l'archéologie ¹⁷. Depuis l'*Atlas archéologique de l'Algérie* de Stéphane Gsell, on suppose que la ville romaine se dressait à l'emplacement de la moderne Tiaret:

La belle position de ce lieu, au débouché du col de Guertoufa et à l'entrée d'une immense plaine qu'il domine, à la naissance du Nahar Ouassel et près de l'oued Riou et de la Mina, fut appréciée par les Romains, qui y fondèrent probablement d'abord un des établissements militaires de leur frontière, puis un centre de population civile.

De fait, des vestiges étaient encore visibles au XIX^e siècle, notamment trois enceintes dont une « peut-être d'origine romaine », tandis que les deux autres « dataient probablement d'une basse époque (domination des princes berbères antérieurs aux Rostémides ¹⁸?) ». Une mise au point de la documentation disponible, prenant pour point de départ les descriptions du XIX^e siècle, serait donc nécessaire. On sait que la région fut occupée sous le règne de Septime Sévère, vers 200-203, et que l'*oppidum* de 'Ayn Sbība marquait alors la limite méridionale de la province de Césarienne ¹⁹. Il est toutefois difficile de mesurer le degré de contrôle exercé par Rome sur ce secteur au-delà du III^e siècle, bien que l'on ait découvert plusieurs inscriptions latines des IV^e-V^e siècles ²⁰. La période suivante, jusqu'au VII^e siècle, semble surtout documentée par la numismatique ²¹, mais la présence de monnaies byzantines à Tiaret et aux alentours ne signifie pas forcément que l'autorité de Constantinople y était reconnue.

La présence de ces monuments funéraires imposants qu'on appelle les « djedars », situés pour la plupart près de Frenda au sud, mais aussi à proximité de Tiaret dans le Djebel Lakhdar (la « montagne verte »), démontre que cette ancienne marge du *limes* a sans doute abrité – à partir du v^e siècle très certainement et sans doute jusqu'à la conquête arabe— un ou plusieurs de ces royaumes « maures ²² » qui, tout en étant autonomes vis-à-vis de Rome puis de Constantinople, présentaient des marques d'acculturation aussi bien sur le plan linguistique que sur le plan religieux. L'usage du latin dans l'épigraphie funéraire est documenté au moins jusqu'au v^e siècle. On mesure mal la profondeur de pénétration du christianisme, mais elle est bien attestée par des inscriptions funéraires, par des symboles religieux comme les chrismes, et

^{17.} On évoque parfois le nom de *Tingartia*, mais cela relève de la pure hypothèse selon Laporte, « Les djedars », p. 321 et n. 16 p. 325.

^{18.} Toutes les citations sont de Gsell, Atlas archéologique de l'Algérie, feuille 33, nº 14 p. 2.

^{19.} Salama, « Nouveaux témoignages de l'œuvre des Sévères ».

^{20.} Sans entrer dans le détail, on pourra se référer aux échantillons contenus dans CIL, vol. 8, n° 9727-9738, et à Cadenat, « Vestiges paléo-chrétiens dans la région de Tiaret ». Je tiens à remercier Sabine Lefebvre pour les informations qu'elle m'a fournies.

^{21.} Gsell, Atlas archéologique de l'Algérie, feuille 33, n° 14 p. 2. Voir aussi la brève mise au point d'Alan Rushworth, qui n'apporte rien de très neuf, mais qui contient des renvois bibliographiques précis: Rushworth, «From Arzuges to Rustamids», p. 77-86.

^{22.} À leur sujet, voir Courtois, Les Vandales et l'Afrique.

par l'usage, dans certaines tombes, d'une iconographie d'inspiration chrétienne ²³. Cela explique la permanence, à Tāhart et dans sa région, de populations locales de confession chrétienne jusqu'au IV^e/X^e siècle au moins.

Les sources arabes colportent par ailleurs quelques détails évocateurs du passé de la ville à l'ère de la Ğāhiliyya. C'est ainsi que les spécialistes s'appuient depuis le xix^e siècle sur les récits de l'odyssée qui aurait mené 'Uqba b. Nāfi' jusqu'à l'Atlantique en 61/681. Au cours de son raid, le célèbre conquérant serait passé par le Zāb et par Tāhart, où il aurait affronté une coalition de « Berbères » et, selon les textes, de « chrétiens » (naṣārà) ou de Rūm-s – un terme appliqué en théorie aux Byzantins, mais dont le sens assez fluctuant peut aussi s'appliquer à d'autres populations chrétiennes ²⁴. Se fonder sur pareil récit pour débattre de la présence d'une garnison byzantine, ou du moins d'un noyau de population chrétienne à Tāhart, semble excessif. Outre que la catégorisation de ces populations autochtones est assez instable, le contenu narratif de ce texte, manifestement légendaire, n'a aucunement pour fonction de décrire le peuplement des régions en question. Le trajet effectué par 'Uqba b. Nāfi' l'institue en figure tutélaire et mythique des conquêtes, sa geste héroïque préfigurant l'expansion ultérieure de l'Islam en Afrique du Nord.

Plusieurs historiens invoquent cependant, pour preuve de la présence byzantine à Tāhart avant la conquête arabe, un autre texte, qu'Ibn Ḥaldūn dit avoir emprunté à l'historien kairouanais du ve/xxe siècle Ibn al-Raqīq. Il y est question d'une expédition de l'émir zīrīde al-Manṣūr, qui intervint en 336/947 pour arracher Tāhart à son ancien gouverneur, Ḥamīd b. Yaṣal, passé dans le camp des Omeyyades. Après la bataille se déroule l'épisode suivant 25:

Puis il [al-Manṣūr] partit à la poursuite des Lawāta, qui s'enfuirent vers les sables [du désert]. Il resta quant à lui dans l'oued Mīna. Il y avait là trois monts, chacun d'entre eux couronné d'un haut édifice (qaṣr) en pierre gravée (manḥūt). Il vit sur la façade de l'un d'entre eux une grande inscription en pierre. Il demanda alors qu'on lui lise la traduction. Voilà ce qui était écrit: «Je suis Sulaymān le Stratège (al-sardaġūs), chargé de commander à la population de ce pays. J'ai été envoyé auprès d'eux, Dieu a permis la conquête de leur territoire, et j'ai construit ce bâtiment pour commémorer cet événement ».

Une autre version du même récit existe dans les '*Uyūn al-aḥbār* de l'historien égyptien du Ix^e/xv^e siècle 'Imād al-Dīn Idrīs, et Heinz Halm l'estime assez fiable pour conclure à l'existence de cette inscription ²⁶. Que cette anecdote soit inspirée de l'existence des djedars, dont

^{23.} Cadenat, « Vestiges paléo-chrétiens dans la région de Tiaret » ; *id.*, « Notes d'archéologie tiarétienne » ; Laporte, « Les djedars », p. 324 et 380.

^{24.} Ibn al-Atīr, al-Kāmil fī l-ta'rīḥ, éd. t. 4 p. 105; trad. p. 21; Ibn 'Abd al-Ḥalīm, Kitāb al-ansāb, dans Ya'lā (éd.), Tres textos árabes, p. 87; Ibn Ṣāliḥ, Fatḥ al-'arab, p. 38; Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. VI, p. 142.

^{25.} Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. IV, p. 57. Le baron de Slane interprète plutôt qu'il ne traduit ce passage: ibid., trad. I, p. 233-234. On lui doit cependant d'avoir rétabli le sens du mot arabe sardaġūs, déformation du grec strategos.

^{26.} Halm, «Eine Inschrift»; Modéran, Les Maures et l'Afrique romaine, p. 672-673, n. 99.

certains étaient effectivement pourvus d'inscriptions latines, voilà qui paraît évident. Il n'existe toutefois aucune inscription semblable, et les sources byzantines ne paraissent pas non plus corroborer ce récit, qui relève davantage d'un topos assez courant dans la littérature des récits de conquête (futūḥāt). La découverte fortuite de cette « écriture » (kitāba) surgie du passé est chargée de rappeler que l'Islam prend la suite d'un long cycle de civilisations, dont la caducité et le caractère périssable sont ainsi affirmés.

L'aura légendaire qui entoure les origines antiques de Tāhart participe indéniablement au prestige de la ville et de son doublet islamique fondé par 'Abd al-Raḥmān b. Rustum en 144/761²⁷. Pour différencier le site islamique de l'ancien établissement, les sources évoquent le plus souvent « Tāhart la neuve ». Al-Warrāq parle également du « camp » (mu'askar) de 'Abd al-Rahmān b. Rustum, se référant ainsi à la fonction militaire initiale de l'établissement 28. Abū Zakariyya' se réfère au « camp militaire béni » (al-mu'askar al-mubārak) 29. La position de la ville, placée à une altitude bien moindre que « Tāhart l'ancienne », au contact de la vallée du Mīna, justifie l'appellation de « Tāhart la Basse » (Tāhart al-suflà), attestée par plusieurs sources ³⁰. Enfin, le site est aussi connu par son nom berbère de Tagdempt, qui a survécu dans la désignation de la bourgade actuelle. On ne connaît pas très bien le sens exact de ce toponyme, faute sans doute d'une étude linguistique précise. Al-Bakrī rapporte que Tāqdamt désigne un tambourin de forme carrée, l'équivalent de l'arabe duff. Dans une interprétation qui relève davantage de la légende reconstituée a posteriori que d'une quelconque analyse philologique, il explique que cette désignation vient du site choisi par 'Abd al-Raḥman b. Rustum pour bâtir la grande mosquée, un espace de forme vaguement carrée et qui présentait la particularité d'être dépourvu de végétation (lā ša'rā' fīhi), alors que les alentours étaient très boisés 31. L'appellation berbère finit par l'emporter sur le souvenir de la ville rustumide, comme le démontre la description de Ḥasan al-Wazzān, alias Léon l'Africain, dans la première moitié du xe/xv1e siècle. L'auteur, par ailleurs connu pour l'imprécision de certaines de ses notices, applique ce toponyme aux deux sites urbains, qu'il assimile à une ville unique construite par les Romains 32. Il faut peut-être voir dans cette représentation du passé une explication étymologique rivale, faisant de Tagdempt un dérivé berbérisé de l'arabe qadīm 33, ce qui va pourtant à l'encontre de la chronologie de fondation des deux établissements.

^{27.} Ibn 'Idārī est le seul auteur à soutenir qu'Ibn Rustum, après avoir « restauré » la ville antique, y resta jusqu'à sa mort: Ibn 'Idārī, Kitāb al-bayān, I, p. 196.

^{28.} Al-Bakrī, *Kitāb al-masālik*, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141. L'arabe *mu'askar* pourrait transcrire l'idée de « campement » ou de « lieu de halte » qui transparaît, selon certains exégètes, dans l'étymologie berbère du toponyme « Tāhart » (voir note 9).

^{29.} Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 88; trad. p. 133.

^{30.} Al-Masʿūdī, Murūǧ al-ḍahab, IV, p. 27, 202; Al-Muqaddasī, Aḥsan al-taqāsim, p. 22-25; Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141.

^{31.} Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141.

^{32.} Léon l'Africain, De l'Afrique, p. 625-626.

^{33.} Marçais, Dessus-Lamare, « Recherches d'archéologie musulmane », p. 36.

L'étude des origines préislamiques ou pré-rustumides de « Tāhart l'ancienne » constitue un enjeu historiographique important pour comprendre l'installation de la dynastie dans cette région du Maghreb central, décision qui n'est certainement pas le fruit du hasard ³⁴. Les sources arabes contiennent plusieurs indices sur ce passé obscur : les tractations des nouveaux arrivants avec les groupes berbères autochtones, le maintien de populations chrétiennes, l'existence de monuments anciens aisément identifiables aux djeddars, la reprise partielle de la toponymie locale.

La ville d'avant la chute (155-296/772-909)

Les premières strates de la mémoire urbaine sont toutefois plus tardives. Elles remontent à la seconde moitié du 111e/1xe siècle, au plus fort de la puissance des Rustumides au Maghreb central 35. Les géographes du domaine abbasside s'intéressent alors à la mosaïque de pouvoirs rebelles qui se partagent le Maghreb. Le premier, Ibn Hurradādbih énumère – vers 232/845 selon son éditeur – les possessions de l'imam Aflaḥ b. 'Abd al-Wahhāb (208-258/824-875) ³⁶. À la génération suivante, al-Ya'qūbī traverse les territoires rustumides, offrant au lecteur une carte assez détaillée de la configuration politique et tribale du Maghreb de son temps. Alors que son évocation de la prospérité de la ville 37 sera amplement reprise par la suite, la description qu'il nous transmet d'après le témoignage oral de l'un des membres de la dynastie régnante 38 ne semble pas avoir connu la même fortune littéraire. Al-Istaḥrī témoigne lui aussi de la configuration du Maghreb, juste avant l'apparition de l'Etat fatimide en 296/909. Il précise qu'il a terminé d'ordonner (taṣnīf) son ouvrage avant que le mahdī 'Ubayd Allāh ne s'empare de ces régions 39. Dans son évocation concise de Tāhart, il peut encore écrire que les Ibāḍites y règnent en maîtres. Il prend soin de distinguer la kūra de Tāhart de la ville du même nom, qu'il qualifie de « Tāhart la haute » (*Tāhart al-u'lā*), désignation réservée au site perché d'origine antique, appelé aussi *Tāhart al-qadīma* (« Tāhart l'ancienne ») ⁴⁰.

Quant aux sources produites dans le domaine rustumide avant la conquête fatimide, nous n'en conservons que très peu. Le *Kitāb* d'Ibn Sallām, rassemblé sans doute après 274/887, ne s'attarde pas sur la fondation de Tāhart, mais mentionne la *nisba* ethnique al-Fārisī immédiatement après le nom de l'imam fondateur, preuve de l'importance attachée à son origine perse ⁴¹. La

- 34. Laporte, «Les djedars».
- 35. Pour un rapide aperçu, voir Talbi, « Tāhart », X, p. 107-108.
- 36. Ibn Ḥurradādbih, Kitāb al-masālik, éd. p. 87-88, trad. p. 63. Peu de temps après, vers 289-290/902-903, Ibn al-Faqīh al-Hamadānī recopie intégralement sa notice, sans rien y rajouter: Ibn al-Faqīh, Kitāb al-buldān, p. 79. 37. Al-Ya'qūbī, Kitāb al-buldān, éd. p. 141-143; trad. p. 215-217.
- 38. Un certain [Abū Muḥammad] 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. Maymūn b. 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd al-Raḥmān b. Rustum al-Tāhartī. Entre crochets, la *kunya* initiale est corrompue dans le manuscrit édité par Juynboll. Nous en proposons une reconstitution hypothétique, Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-buldān*, éd. p. 149; trad. p. 223.
- 39. Al-Istaḥrī, Kitāb al-masālik p. 39.
- 40. Marçais, Dessus-Lamare, « Recherches d'archéologie musulmane », p. 26.
- 41. Ibn Sallām, Kitāb Ibn Sallām, p. 8.

chronique d'Ibn Ṣaġīr constitue par contre une source fondamentale pour l'étude des origines, de la composition et de l'évolution de la ville. Ce récit, rédigé après 294/907, s'arrête avant la prise de Tāhart par les Fatimides. L'incise d'un ḥadīt favorable au cousin du Prophète suggère l'appartenance de l'auteur au parti 'alīde. Il marque en tout cas sa distance à l'égard de l'ibāḍisme tout en se montrant profondément attaché à Tāhart, son lieu de résidence, et plutôt bienveillant envers la dynastie locale. Il dresse un portrait admiratif de 'Abd al-Raḥmān b. Rustum, contribuant à forger une image idéale du premier imam. L'affiliation doctrinale supposée de l'auteur n'élimine donc pas la possibilité qu'il s'agisse d'une œuvre de commande: bien au contraire, son appartenance à un courant adverse renforce l'effet d'impartialité de son témoignage, d'ailleurs précieusement conservé au sein de la communauté ibāḍite. Dans la seconde moitié du ve/x1e siècle, l'auteur ibāḍite Abū Zakariyyā' reprit presque mot à mot sa célèbre description des deux ambassades successives des « gens de Baṣra » auprès d'Ibn Rustum. C'est donc bien la preuve que l'écrit d'Ibn Ṣaġīr a alimenté la construction de la mémoire communautaire.

La ville du III^e/IX^e siècle est aussi mentionnée dans une série de sources andalouses, qui s'attachent principalement à évoquer les bonnes relations unissant les imams et les émirs omeyyades de Cordoue contre leurs adversaires communs, le califat abbasside et ses représentants en Ifriqiyya, les Aglabides de Kairouan. Les Rustumides y sont perçus comme de fidèles vassaux, ce qui relève bien évidemment d'une construction idéologique dictée par les prétentions du califat sur le Maghreb. Ibn al-Qūṭiyya, rappelant le séjour de 'Umar b. Ḥafṣūn de l'autre côté du Détroit, affirme que le futur révolté avait peur que les dynastes locaux ne découvrent ses machinations, et il décerne aux Banū Yaqzān le titre de « gouverneurs pour le compte des Omeyyades » (wulā' li-Banī Umayya) 42. Le Mugtabis d'Ibn Ḥayyān contient, à partir de l'année 181/797 43, des informations détaillées sur les échanges entre les deux puissances voisines. En 206/822, Cordoue reçoit fastueusement – les sources évoquent des dépenses s'élevant à un million de dinars – l'ambassade envoyée par 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd al-Raḥmān b. Rustum, marquée aussi par le naufrage de deux des trois fils de l'émir lors du voyage de retour 44. Autre marque d'honneur accordée par les souverains ibériques, ils envoient à leurs voisins des communiqués de victoire célébrant la défaite des Normands dans l'embouchure du Guadalquivir en 230/844, message accompagné d'un trophée sanglant, la tête du chef viking, et d'une cohorte d'esclaves capturés au combat 45. Sous le règne de Muḥammad I (238/852-273/886), l'intérêt des Omeyyades pour cette alliance qui leur permet de surveiller la côte face aux incursions militaires des troupes « noires » (abbassides) ne faiblit pas. Parmi les « rois

^{42.} Ibn al-Qūṭiyya, Ta'rīḥ iftitāḥ al-Andalus, p. 103.

^{43.} Il est noté qu'à cette date 'Abd Allāh « le Valencien », l'un des fils de l'émir 'Abd al-Raḥmān b. Mu'āwiya, en révolte contre son frère l'émir Hišām puis contre son cousin al-Ḥakam, quitta Tāhart, « sur la côte du Maghreb », où il était jusque-là réfugié, pour tenter de s'emparer du pouvoir en al-Andalus: Ibn Ḥayyān, Muqtabis II-1, p. 19. L'alliance entre Cordoue et Tāhart doit donc dater des derniers temps du règne d'al-Ḥakam I (180/796-206/822), comme l'atteste l'ambassade de 206/822, six mois avant son décès.

^{44.} Ibn Ḥayyān, Muqtabis II-1, p. 274. On en trouve une version plus succincte (rédigée vers 641/1243) chez Ibn Saʿīd al-Maġribī, Kitāb al-muġrib, p. 48.

^{45.} Ibn Ḥayyān, Muqtabis II-1, p. 314.

berbères » qui constituent leurs meilleurs « appuis » (aklāf) locaux, Ibn Ḥayyān cite derechef les Rustumides ⁴⁶. Ibn al-Aṭīr (m. 630/1233) rappelle, à la suite d'auteurs orientaux plus anciens, la gratification de cent mille dinars que les Omeyyades auraient envoyée à Aflaḥ b. 'Abd al-Wahhāb pour le féliciter d'avoir réussi à ravager et incendier vers 239/853 une ville nommée al-'Abbāsiyya, construite « près de Tāhart » par l'émir aġlabide Abū l-'Abbās Muḥammad I ⁴⁷.

Dans l'orbite fatimide : une place frontalière disputée (296-début du v^e/909-x1^e siècle)

Après l'exécution du dernier imam par les Isma'îlites en 296/909 ⁴⁸, Tāhart conserva une certaine importance économique et stratégique au sein du domaine fatimide ⁴⁹. De 304/917 à 389/999, la ville fut au cœur de la confrontation entre l'armée fatimide et les forces pro-omeyyades, principalement représentées par les Berbères Maġrawa. Ibn Ḥayyān l'évoque à plusieurs reprises au plus fort des combats, dans les années 930 ⁵⁰. Tāhart constituait en effet un poste avancé face au *Maġrib al-Aqṣā*, une sentinelle de l'empire fatimide face à ses adversaires omeyyades. Cela lui valut d'être désormais affublée, dans les rapports officiels qui étaient envoyés à Cordoue par les auxiliaires berbères du pouvoir omeyyade (Muḥammad b. Ḥazar puis Mūsa b. Abī l-'Āfiya), de toute une série de surnoms empruntés à la polémique anti-isma'īlite: « siège des Šī'ites et nid de leurs turpitudes » (qā'idat al-šī'a wa nuqrat mašāyinihā), « demeure des associationnistes et refuge des hérétiques » (dār al-mušrikīn wa ma'wā al-mulbidīn), « demeure des corrompus » (dār al-fāsiqīn)...

Dans les années 970, le transfert des Fatimides vers le Caire mit les troupes pro-omeyyades aux prises avec leurs épigones zīrīdes. Tāhart, dont Zīrī b. Manād avait été nommé gouverneur en 349/960-961⁵¹, servit une fois de plus de base avancée pour les opérations militaires lancées successivement par Buluqīn b. Zīrī (361-373/972-984) et al-Manṣūr (373-386/984-996) en direction du Maghreb occidental ⁵². Comme le rapporte l'historien oriental Ibn al-Atīr, puis avec plus de détails encore Ibn Ḥaldūn, la ville fut successivement confiée en apanage aux membres les plus prestigieux de la famille, avant de passer entre les mains de la branche ḥammādide à la suite d'un accord avec l'émir al-Mu'izz en 408/1018 ⁵³.

- 46. Ibn Ḥayyān, Muqtabis II-2, p. 130 et 266.
- 47. Il ne s'agirait donc pas de la cité-palais des environs de Kairouan, comme le souligne Talbi, *L'émirat aghlabide*, p. 354. Pour les sources, outre Ibn al-Atīr, *al-kāmil fī l- ta'rīḥ*, éd. t. 6, p. 519 et trad. p. 213, il faut remonter à al-Balādurī (m. 279/892) pour voir apparaître la première mention de cet événement: al-Balādurī, *Futūḥ al-buldān*, éd. p. 336; trad. p. 371. Al-Balādurī tire ses informations d'un *mawlà* des Aġlabides, Aḥmad b. Nāqid.
- 48. Nègre, « La fin de l'Etat rustumide ».
- **49.** Idris, La Berbérie orientale sous les Zīrīdes, I, p. 12, 23-24, 26-28, 35-37, 40, 47-48, 64, 79, 81-82, 90-94, 156, t. II, p. 494.
- 50. Ibn Ḥayyān, Muqtabis V, éd. p. 259-260, 301-303, 330, 369-370, 373-374, 415; trad. p. 196-197, 226-228, 246, 248, 276-277, 280, 311.
- 51. Idris, La Berbérie orientale sous les Zīrīdes, I, p. 28.
- 52. Ibn Ḥayyān, Muqtabis VII, p. 178, 181.
- 53. Ibn al-Atīr, Al-Kāmil fī l-ta'rīḥ, éd. VIII, p. 524-525; trad. p. 359-361.

Une série de témoignages – le qāḍī Nu'mān vers 346/957, puis Ibn Ḥayyān, Ibn al-Atīr et surtout Ibn Ḥaldūn – démontre que la ville connut au moins trois révoltes durant cette période. La première d'entre elles fut certainement animée par la population khāriǧite locale, puisqu'elle eut lieu juste après la conquête, en 298-299/910-911 selon Ibn al-Atīr ⁵⁴. La convulsion suivante, en 323/935, est elle aussi peut-être d'inspiration anti-fatimide, qu'elle ait été soutenue par le parti pro-omeyyade ou par l'opposition khāriǧite. Le facteur fiscal joua toutefois un rôle primordial, puisque la population s'en prit avant tout à l'intendant chargé du prélèvement de l'impôt, Abū Mālik b. Abī Šaḥma ⁵⁵. Les représailles exercées par Mahdiyya sur les notables furent en tout cas brutales, ce qui explique peut-être l'apparente discrétion de la ville lors du soulèvement d'Abū Yazīd, «l'homme à l'âne ⁵⁶ ». Pourtant, en 362/973, la population s'en prit de nouveau au gouverneur local ('āmil) – un certain Ḥalūf b. Abī Muḥammad – ce qui provoqua une violente réplique des émirs zīrīdes ⁵⁷. La ville frondeuse se rangea pourtant ensuite aux côtés d'Abū l-Bahār, l'oncle d'al-Manṣūr, lorsqu'il voulut faire cavalier seul en 379/989. Après une démonstration de force, al-Manṣūr accorda l'amān aux habitants ⁵⁸, qui se laissèrent quand même tenter par les offres de capitulation de Zīrī b. 'Aṭiyya en 389/999 ⁵⁹.

Au cours de cette époque tourmentée, Ibn Ḥawqal, dont l'engagement au service des Ismā'ilites du Caire est bien connu, visita la ville. Son ouvrage, achevé vers 378/988, décrit un centre commercial encore florissant. Il précise la situation de dichotomie des deux villes en distinguant « Tāhart l'ancienne » (al-qadīma) et « Tāhart la neuve » (al-ḥadīṭa). Il dresse également une liste, assez approximative et stéréotypée il est vrai, de ses principales ressources ⁶⁰. Sa description sera par la suite amplement recopiée, entre autres par al-Idrīsī (vɪe/xɪɪe siècle) ⁶¹, par l'auteur anonyme du Kitāb al-istibṣār fī 'aǧā' ib al-amṣār (vɪe/xɪɪe siècle) ⁶², et par al-Ḥimyarī (vɪɪe/xɪve siècle) ⁶³. Vers 375/985, al-Muqaddasī traverse lui aussi une ville prospère et vivante. Il apporte des détails supplémentaires sur sa topographie, et s'attache à réfuter les comparaisons, trop flatteuses à son goût, avec d'autres grandes métropoles islamiques ⁶⁴. Enfin, le principal géographe de la cour fatimide, al-Muḥallabī, mentionne lui aussi la ville dans son Kitāb al-masālik wa l-mamālik, dédié au calife al-ʿAzīz bi-llāh entre 365/975 et 380/990 ⁶⁵.

Quant au long passage qu'al-Bakrī consacre à Tāhart vers 460/1068, il ne peut être considéré comme le portrait d'une situation contemporaine, puisqu'il repose en vérité sur l'ouvrage

- 54. Ibid., p. 53; trad. p. 308.
- 55. Al-Qādī Nuʿmān, Iftitāḥ al-daʿwa, p. 228; Ibn Ḥayyān, Muqtabis V, éd. p. 301-303; trad. p. 226-228.
- 56. Idris, La Berbérie orientale sous les Zīrīdes, I, p. 23-24.
- 57. Ibn al-Atīr, Al-Kāmil fi l-ta'rīḥ, éd. VIII, p. 622; trad. p. 373; Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, trad. p. 10.
- 58. Ibn al-Atīr, Al-Kāmil fī l-ta'rīḥ, éd. IX, p. 68; trad. p. 399.
- 59. Idris, La Berbérie orientale sous les Zīrīdes, I, p. 90-94.
- 60. Ibn Ḥawqal, Kitāb ṣūrat al-ard, éd. p. 86; trad. p. 83.
- 61. Al-Idrīsī, Kitāb nuzhat al-muštāq, trad. p. 162.
- **62.** *Kitāb al-istibṣār*, p. 178 (l'édition est d'ailleurs fautive en ce qui concerne plusieurs toponymes, comme le montre la comparaison avec le texte de Bakrī).
- 63. Al-Ḥimyarī, Kitāb al-rawḍ al-mi^ctār, p. 126-127.
- 64. Al-Muqaddasī, Aḥsan al-taqāsim, p. 22-25.
- 65. Cité par Yāqūt, Kitāb mu'ğam al-buldān, II, no 2426, p. 10.

perdu de Muḥammad b. Yūsuf Abū 'Abd Allāh al-Warrāq (m. 363/973) ⁶⁶. C'est donc à cet auteur contemporain d'Ibn Ḥawqal et de l'Empire fatimide, kairouanais installé à Cordoue, que l'on doit d'importants renseignements topographiques, ainsi qu'une série de légendes relatives à la fondation de la ville par Ibn Rustum. Cette matière littéraire connaîtra ensuite une grande fortune, alimentant les œuvres de Yāqūṭ (vɪɪe/xɪɪɪe siècle) ⁶⁷, d'al-Qazwīnī (dont la première rédaction date de 661/1262-1263) ⁶⁸, d'Ibn 'Idarī (vɪɪɪe/xɪve siècle) ⁶⁹, mais aussi – plus surprenant – les siyar de l'historien ibādite Darǧīnī (vɪɪe/xɪɪɪe siècle) ⁷⁰.

L'effacement de la ville (v^e/xI^e -605/1208-1209)

À partir du v^e/xr^e siècle, la réalité vivante de la ville semble progressivement céder le pas à la mémoire d'une métropole disparue. Al-Idrīsī en parle au passé et se contente de recopier Ibn Ḥawqal⁷¹. Pour sa part, l'andalou Ibn Ḥazm se penche sur l'antique lignage royal des Perses, évoquant les Rustumides parmi les nombreuses ramifications nées de cette souche commune⁷². Au début du vi^e/xii^e siècle, le grand chroniqueur ibāḍite Abū Zakariyyā' al-Warǧilānī (m. après 504/III0-IIII) s'intéresse non pas à l'entité urbaine telle qu'elle pouvait subsister, mais à l'objet de mémoire qu'elle représentait pour sa communauté. Rassemblant probablement un ensemble de traditions plus anciennes, il contribue à enrichir le mythe de fondation de Tāhart et l'aura légendaire de son premier imam ⁷³. Quelques décennies plus tard, le Siyar attribué à al-Wisyānī ⁷⁴ ne reprend pas les récits d'Abū Zakariyyā': son apport spécifique se limite donc à quelques traditions complémentaires ⁷⁵. Un siècle plus tard, Darǧīnī (vii^e/xiii^e siècle) et Šammāḥī (x^e/xvi^e siècle) se contentent eux aussi de mettre en regard Abū Zakariyyā' et al-Bakrī ⁷⁶. Quant au sunnite Abū l-Fidā' (m. 732/1331), il rassemble lui aussi des témoignages bien connus auparavant ⁷⁷.

- 66. Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141.
- 67. Yāqūt, Kitāb mu'ğam al-buldān, II, no 2426, p. 9-10.
- 68. Al-Qazwīnī, Kitāb aṭār al-bilād, p. 113. Cet auteur rajoute une notice, dont je n'ai pas retrouvé l'origine, sur la bêtise (ḥumq) des habitants, due selon lui à un usage étroitement littéraliste des textes sacrés comme source du droit.
- 69. Ibn 'Idarī, Kitāb al-bayān, I, p. 196-199.
- 70. Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'ih, I, p. 41-43.
- 71. Al-Idrīsī, Kitāb nuzhat al-muštāq, trad. p. 162.
- 72. Ibn Ḥazm, Kitāb ǧamharat ansāb al-ʿarab, p. 511-512.
- **73.** Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 42-43, 49-50, 57-60, 85-90; trad. p. 100-101, 104-105, 109-111, 130-133.
- 74. Il faut ici rappeler, sans entrer dans le détail, les réserves émises par Allaoua Amara à l'égard de l'identification des textes réunis par 'Umar b. Luqmān Bū 'Aṣbāna sous le nom de Siyar al-Wisyānī: Amara, « Remarques sur le recueil ibāḍite-wahbite ». Nous nous contenterons de nous référer à ce corpus, dans l'édition qu'en a donnée Bū 'Aṣbāna, sous son titre générique, c'est-à-dire sans préjuger de l'identité de l'auteur.
- 75. Siyar al-Wisyānī, II, p. 233, 257-259, 296, 328-329, 498, 500, 561, 626.
- 76. Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḥ, I, p. 11-12, 15, 40-44; Al-Šammāḥī, Kitāb al-siyar, p. 42-46 et 52-53.
- 77. Abū l-Fidā', Taqwīm al-buldān, p. 172-173 et 192-193.

Les grandes chroniques des VII^e/XIII^e-VIII^e/XIV^e siècles s'avèrent toutefois précieuses. Celle d'Ibn al-Atīr contient de nombreuses données sur l'histoire de Tāhart après 296/909 78. Bien qu'oriental, cet historien a recueilli de précieuses informations sur le Maghreb auprès d'Ibn Šaddād al-Ṣanhāǧī, officier berbère passé au service de Saladin. La production mérinide, qui s'intéressait de très près à l'histoire des Berbères, accorde aussi une certaine importance à la ville, comme on peut le constater chez Ibn 'Idārī 79, et dans deux des « trois textes arabes sur les Berbères dans l'Occident musulman » édités par Muhammad Ya'lā : le Kitāb al-ansāb d'Ibn 'Abd al-Ḥalīm et les *Mafāḥir al-barbar*, dont l'auteur est anonyme ⁸⁰. Ibn Ḥaldūn constitue aussi une source irremplaçable pour l'histoire de la ville, en particulier sous le règne des Fatimides et les Zīrīdes. Sa fréquentation du royaume 'Abd al-Wādide de Tlemcen lui a sans doute procuré une assez riche documentation sur le sujet. De plus, Tāhart présentait l'intérêt d'être située à la confluence de plusieurs groupes tribaux, et d'avoir servi de terrain d'affrontement aux Zanāta et aux Ṣanhāǧa: l'évolution de la ville et son sort final illustraient bien sa théorie sur le rôle de la 'așabiyya dans l'essor et le déclin de l'État en terre d'Islam 81.

À partir du ve/x1e siècle, les auteurs semblent cesser de s'intéresser au présent de la cité, pour ne se tourner que vers son passé prestigieux. C'est l'indice probable d'une longue éclipse commencée à cette période. Quelques notices éparses laissent supposer qu'elle joua encore un rôle militaire sous l'émir zīrīde Bādīs (386/996-406/1016) 82, mais la vitalité urbaine semble avoir été considérablement érodée par les affrontements incessants entre les lignages berbères qui se disputaient le contrôle du Maghreb central. Cible et enjeux des combats, la ville pâtit également des conséquences de son infidélité au pouvoir fatimide, puis zīrīde, qui réaffirmèrent chacun leur autorité de façon brutale. De sorte que l'impression dominante – que de nouvelles sources pourraient néanmoins corriger - est que Tahart sombra progressivement dans l'oubli au cours des ve-vie/xie-xiie siècles. Ibn Haldūn attribue toutefois l'abandon définitif du site aux destructions infligées par Yaḥya le « majorquin », émir des Banū Gāniyya, à la suite de sa victoire contre le gouverneur almohade de Tlemcen Abū 'Imrān en 605/1208-1209 83. Sans nier l'importance de la politique de terre brûlée adoptée par cet adversaire acharné des Almohades, les malheurs de Tāhart ne firent très certainement que couronner un processus de déclin entamé dès le Ive/XIe siècle.

^{78.} Ibn al-Atīr, al-kāmil fī l- ta'rīḥ, éd. IV, p. 105; V, p. 317-318 et 599; VI, p. 519; VIII, p. 49, 53, 179, 422, 524-525, 622; IX, p. 68 et 152; trad. p. 21, 83, 114, 213, 308, 318, 325, 359-361, 373, 399, 403.

^{79.} Ibn 'Idārī, Kitāb al-bayān, I, p. 196-199.

^{80.} M. Yaʿlā (éd.), p. 48, 50-51, 87 (Kitāb al-ansāb), p. 130, 135, 171, 185, 188, 222 (Mafāhir al-barbar).

^{81.} Il convient de se référer à l'édition plutôt qu'à la traduction, très approximative, des 'Ibar par le baron de Slane. Toutefois, on trouve aussi beaucoup d'imperfections dans l'édition que nous avons utilisée, en particulier la corruption de nombreux anthroponymes: Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. III, p. 213; IV, p. 18, 21, 44-46, 48, 50-52, 54-57, 178, 190, 244-245, 256; VI, p. 126, 131-132, 136, 142, 147-148, 154, 159-160, 162, 171-172, 174, 176-177, 185, 191, 193, 204-211, 228, 238, 261, 285, 328, 375; VII, p. 19, 23-24, 35-36, 39-42, 45, 54-55, 104-106. 82. Ibn al-Atīr, al-kāmil fī l- ta'rīḥ, éd. IX, p. 152 ; Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. VI, p. 238 ; trad. II, p. 59.

^{83.} Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. VI, p. 375, trad. II, p. 289-290; Bel, Les Benou Ghânya, p. 148-149.

Problème de délimitation: « Tāhart » et les Idrīssides

Dans cette longue suite de références à l'ancienne capitale ibādite se détache un élément insolite que les historiens ont jusqu'à présent omis de relever: la référence à un territoire ou à une cité homonyme, mais qui aurait eu partie liée avec les Idrīssides.

Rédigés sans doute entre 290/903 et 300/913, les *Atours précieux* d'Ibn Rustah mentionnent les raids maritimes conjugués des « Berbères » de « Tāhart sur la côte » (*Tāhart 'alā l-baḥr*), de « Tāhart la haute » (*Tāhart al-'Uliyya*) et d'al-Andalus contre Rome. L'identification du second toponyme ne pose pas de problème, puisqu'il désigne le site perché de *Tāhart al-qadīma* (« Tāhart l'ancienne »), bien connu des sources. Par contre, la première mention est rattachée par l'auteur aux territoires (*min bilād*) d'Idrīs b. Idrīs (m. 213/828) ⁸⁴.

Les choses se précisent à la lecture d'al-Ṭabarī (m. 310/923). L'historien oriental retrace à sa manière la fuite vers l'ouest d'Idrīs, le fils de 'Abd Allāh b. Ḥasan, après la bataille de Faḥḥ (169/786). Au lieu de situer son point d'arrivée à Volubilis, il prétend que c'est à Tāhart, « dans les terres occidentales », qu'il trouva refuge parmi les habitants jusqu'à son assassinat par un sbire des Abbassides. Son fils Idrīs b. Idrīs lui succéda alors, fondant une dynastie qui demeura enracinée dans la région ⁸⁵. De fait, dans ses *Prairies d'or* dont la première version date de 332/943, al-Mas'ūdī énumère ainsi les régions qui constituent le domaine d'Idrīs b. 'Abd Allāh b. al-Ḥasan b. al-Ḥasan b. 'Alī b. Abī Ṭālib: *bilād* de Tlemcen, de Tāhart, de Fès et du *Sūs al-Adnā*. En suivant cet ordre d'énumération la région qui porte le nom de « Tāhart » se retrouve donc placée entre Tlemcen et Fès ⁸⁶.

Enfin, la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain, écrite dans la première moitié du xe/xv1e siècle, évoque la ville de « Tagdemt », nom toujours en usage pour désigner en principe « Tāhart la nouvelle ». Curieusement, Tagdemt est placée entre Alger et Médéa, après que l'auteur ait passé en revue la côte depuis Oran, un ordre descriptif qui ne semble pas très logique si l'on se réfère à la situation géographique de Tāhart. La description reste assez vague: protégée par une vaste muraille dont on aperçoit encore les vestiges et qui délimite une superficie de « dix milles », la cité conserve de son passé romain « deux grands temples ruinés ». Dévastée par les guerres des « pontifes hérétiques de Qaïraran » (Kairouan) — en 375/985 selon l'auteur —, « il n'en reste autre chose, sinon quelques masures et fondements ». Malgré leurs efforts pour faire coïncider des observations de terrain ⁸⁷ avec cette notice, G. Marçais et A. Dessus-Lamare n'ont guère pu établir de rapports étroits entre les deux, ce qui amène à se poser la question de la fiabilité de cette source. Parmi les erreurs commises par Ibn Wazzān, il associe également le souvenir de la ville aux Idrīssides — plus précisément au « frère du père d'Idrīs » —, suivant en cela nos trois géographes orientaux ⁸⁸.

^{84.} Ibn Rustah, Kitāb al-a'lāq al-nafīsa, éd. p. 129; trad. p. 145.

^{85.} Al-Ṭabarī, Ta'rīḥ al-rusul wa l-mulūk, vol. 30, p. 31.

^{86.} Al- Mas'ūdī, Murūğ al-dahab, p. 195.

^{87.} Résultat d'une prospection réalisée pendant la seconde guerre mondiale en 1941, et restée très superficielle : Marçais, Dessus-Lamare, « Recherches d'archéologie musulmane ».

^{88.} Léon l'Africain, De l'Afrique, p. 625-626.

Cette série de témoignages qui, sans concorder totalement, rattachent le toponyme « Tāhart » aux Idrīssides, prend tout son sens à la lecture d'un cinquième ouvrage, le *Kitāb aḥbār Faḥḥ* d'Aḥmad b. Sahl al-Rāzī, une source zaydite écrite au début du IV^e/x^e siècle. Il y est question de la bataille de Faḥḥ et de la fuite des fils survivants de 'Abd Allāh b. Ḥasan, propagateurs du mouvement zaydite en Orient, mais aussi au Maghreb ⁸⁹:

Idrīs b. 'Abd Allāh b. l-Ḥasan se dirigea vers le Maghreb après la bataille de Faḫḫ, accompagné par le fils de son frère Muḥammad b. Sulaymān b. 'Abd Allāh. Sulaymān avait été tué à Faḫḫ. Lorsqu'Idrīs s'installa au Maghreb, il confia à Muḥammad b. Sulaymān le gouvernement de la région voisine du Maghreb, entre Tāhart et Fès (ista'mala 'alā adānī al-maġrib). Et [le lignage de] Muḥammad b. Sulaymān est resté dans cette région jusqu'à aujourd'hui [...].

On comprend alors que le toponyme « Tāhart » dans nos sources désigne une région – 'amal, balad ou iqlīm, le terme varie –, et non le doublet urbain bien connu. Ainsi, il convient de traduire le passage d'Ibn Rustah par l'expression « la partie côtière de la province de Tāhart ». Tāhart était située à seulement trois jours de marche de la Méditerranée ⁹⁰ et les Rustumides disposaient d'un débouché portuaire fortifié à Marsà Farūḫ ⁹¹. De plus, la province de Tāhart, qui correspond à une partie conséquente du Maghreb central, comprenait une assez large façade côtière, ce qui explique que les sources andalouses considèrent l'alliance avec Tāhart comme un enjeu vital pour le contrôle du « Sāḥil », la bordure méditerranéenne de l'Afrique du Nord ⁹².

Cette province de « Tāhart » ne se limite pas aux territoires contrôlés par les Rustumides, ce qui explique que son nom subsiste après la chute de la dynastie. Dès la fin du 11e/V111e siècle, la partie occidentale de cet ensemble fut occupée par les Sulaymānides, affiliés aux Idrīssides comme le signalent les Aḫbār Faḫḫ. De fait, le récit d'al-Ya'qūbī démontre que le domaine rustumide était entouré au nord et à l'ouest d'une ceinture de principautés sulaymānides de dimensions assez modestes. Cela nous explique pourquoi Mas'ūdī assimile ces terres d'obédience 'alīde au domaine idrīsside. Ṭabarī, dont les renseignements sur le Maghreb sont loin d'être précis, confond pour sa part deux récits de fondation, celui des Idrīssides et celui des Rustumides, erreur que Léon l'Africain semble avoir reproduite.

Récits de fondation

Quelles que soient ses origines préislamiques, Tāhart doit avant tout sa renommée à son rôle de capitale des Rustumides, l'un des premiers pouvoirs islamiques autonomes du Maghreb. L'ascendance orientale du lignage fondateur et son appartenance au khāriǧisme – une branche de l'islam dont la légitimité s'est construite sur un antagonisme parfois radical avec ses

```
89. Ibn Sahl al-Rāzī, Kitāb aḥbār Faḥḥ, p. 324.
```

^{90.} Al-Ya'qūbī, Kitāb al-buldān, éd. p. 149; trad. p. 224.

^{91.} Ibid., éd. p. 141-143; trad. p. 215-217.

^{92.} Ibn Ḥayyan, Muqtabis II-1, p. 266.

adversaires –, expliquent que les récits relatifs à la fondation de Tāhart entrent en résonance avec des mythes urbains concurrents, ceux de Bagdad, Kairouan et Fès, dont la genèse fut antérieure ou contemporaine. Repérer les modalités précises de cette circulation, reprise et adaptation des matériaux constitutifs de la mémoire urbaine s'avère une tâche délicate, mais l'on peut souligner à titre d'hypothèse que la principale raison d'être de la geste fondatrice de Tāhart résidait dans cette logique de confrontation avec des modèles rivaux ⁹³.

Une fondation dans le sillage des révoltes

Il ressort de ce faisceau de récits que Tāhart est avant tout le fruit des révoltes khārijites du II°/VIII° siècle contre le pouvoir impie des califes omeyyades, puis contre les « imams noirs », c'est-à-dire les Abbassides. Elle apparaît ainsi comme une capitale de la sédition. Comme le rappelle Ibrāhīm Baḥaz 94, la naissance de Tāhart est précédée par une série de défaites qui mettent fin à la domination khārijite sur Kairouan et Tripoli. Ce fut d'abord le premier imam ibāḍite du Maghreb, Abū l-Ḥaṭṭāb al-Maʿāfirī, qui tomba à huit jours de marche de Kairouan avec, selon la légende, quatorze mille de ses compagnons 95. En 155/772, l'élimination, aux environs de Tripoli, de son successeur Abū Ḥātim al-Malzūzī, sert de prologue immédiat au récit de fondation 96. Cette série de revers est imputable à l'action du calife al-Manṣūr, qui n'est autre que le bâtisseur de Bagdad. La fondation de Tāhart se veut donc une réponse à l'émergence de la grande capitale, bien que l'aura de celle-ci finisse par déteindre sur sa rivale occidentale, surnommée «l'Irak du Maghreb 97».

Dans la littérature hagiographique ibāḍite, le sang du martyre (istišhād) semble servir de ciment à la cité, dont la construction marque le dépassement des deux premiers « états » qui avaient jusqu'ici caractérisé la vie de la communauté : l'état de « secret » (kitmān) et l'état de « défense » (difā'). La ville est tout d'abord conçue comme une « place-forte » (ḥiṣn) contre les Abbassides. Toutefois, elle inaugure surtout la « manifestation » ou « révélation » au grand jour (zuhūr) du mouvement. La colonne de lumière miraculeuse qui, s'élançant vers le ciel, illumine en pleine nuit le champ de bataille où succombe Abū Ḥātim, constitue un élément important du récit 98. En effet, tout en annonçant le martyre du second imam, elle préfigure aussi l'avènement d'une ère nouvelle où les « ténèbres » environnantes – celles de l'oppression

^{93.} Les études précédentes ne proposent aucune analyse critique de ces récits de fondation. Gérard Dangel les utilise dans une perspective purement factuelle, s'attachant surtout à dépeindre, à partir des sources littéraires, les deux sites successifs: Dangel, L'imamat ibadite de Tahert, p. 37-44. Ulrich Rebstock rappelle le passé de «Tāhart l'ancienne» et se penche sur la construction de l'imamat rustumide: Rebstock, Die Ibaditen im Magrib, p. 139-153.

^{94.} Baḥaz, Al-dawla al-rustumiyya, p. 81-86.

^{95.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 74-75; trad. p. 122-123. Nous nous appuierons sur cet auteur, omettant les références à Al-Darǧinī, Kitāb ṭabaqāt al-maša'iḥ, qui le recopie très largement.

^{96.} Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 83-84; trad. p. 128-129.

^{97.} Al-Ya'qūbī, Kitāb al-buldān, éd. p. 141-143; trad. p. 215-217.

^{98.} Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 83-84; trad. p. 128-129.

califale, qui condamne la secte des justes à l'isolement et à la clandestinité – seront dissipées par la lumière éclatante du *zuhūr*, accompli sous la direction du troisième imam, 'Abd al-Raḥmān b. Rustum.

La fuite vers l'ouest

Ce dernier doit d'abord quitter Kairouan, avant que l'armée abbasside ne s'en empare. Ibn 'Idārī et Ibn Ḥaldūn racontent son départ de manière assez lapidaire et prosaïque ⁹⁹. Le premier se contente de préciser qu'il sort « avec ce qui lui restait de gens et de biens » (bi-mā baffa min ahlihi wa mālihi), et qu'il est bientôt rejoint par d'autres Ibāḍites ¹⁰⁰. Le second dit simplement qu'il s'enfuit de Kairouan, réussissant ensuite à rassembler à Tāhart une coalition d'Ibāḍites et de Berbères locaux, Lamāya, Lawāta et Nafzāwa ¹⁰¹.

Son départ prend au contraire l'aspect d'une odyssée chez Abū Zakariyyā', qui cite une source légèrement antérieure, le Kitāb al-siyar d'Abū l-Rabī' Sulaymān b. Yaġlaf al-Mazātī (m. 471/1078-1079) 102. Poursuivi par les troupes d'Ibn al-Aš'at, Ibn Rustum prend la route de l'ouest (tawaǧǧahū ilà ard al-maġrib), avec son fils 'Abd al-Wahhāb et un serviteur unique. La seule monture qu'ils possèdent meurt en chemin et ils doivent l'enterrer en un lieu qui sans doute portait encore au vie/xiie siècle le souvenir de cette épopée fondatrice, puisque l'auteur se donne la peine d'en rappeler le nom usuel: Qabr al-Faras (« la tombe du cheval »). 'Abd al-Wahhāb et l'esclave se relaient pour porter Ibn Rustum, affaibli par l'âge, jusqu'à ce qu'ils atteignent une montagne escarpée, Sūf Ağağ, au sud de la future Tāhart, où ils se réfugient. Ils sont ensuite rejoints par soixante-dix partisans venus de Tripoli. Les assauts d'Ibn al-Aš'at se brisent sur cette forteresse de la foi. Cette séquence s'inscrit dans la veine martyrologique des persécutions subies par la communauté des justes. D'ailleurs, le cheval que se partagent le père et le fils n'est pas sans rappeler l'unique chameau sur lequel les deux premiers propagateurs du hāriģisme, Salma b. Sa'īd et 'Ikrīma, le mawlà de 'Abd Allāh b. 'Abbās, firent le voyage de Başra vers le Maghreb 103. Mais ici, l'auteur met en scène les figures du restaurateur de l'imamat, et de son « calife » ou successeur – qui lui-même est à l'origine de la transformation de l'imamat en mulk, c'est-à-dire en pouvoir dynastique.

Le motif de la fuite vers l'ouest, traité ici comme un préalable nécessaire à la refondation politique, occupe une place importante dans l'imaginaire politique des sociétés de l'Occident musulman médiéval. Il entre en effet dans le registre symbolique de plusieurs dynasties, des

^{99.} Ils s'inspirent de la version d'al-Warrāq, transmise par Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141.

^{100.} Ibn 'Idarī, Kitāb al-bayān, I, p. 196.

^{101.} Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. VI, p. 147-148, trad. I, p. 220.

^{102.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 76-77; trad. p. 124.

^{103.} Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 42; trad. p. 100.

Idrīssides, fondateurs de Fès, aux Almohades ¹⁰⁴, en passant par l'épopée de 'Abd al-Raḥmān al-Dāḥil vers Cordoue ¹⁰⁵. Dans ces trois célèbres sagas de l'Occident musulman, le « passage vers l'ouest », tout en étant inspiré du schème matriciel de l'Hégire – fuite, migration et transfert fondateurs –, légitime la fondation d'un pouvoir autonome, émancipé de la tutelle orientale ¹⁰⁶.

Éclipse du héros fondateur et théorie de l'imamat

Chez les auteurs sunnites, 'Abd al-Raḥmān b. Rustum occupe généralement le premier rôle sur la scène de la fondation. Dans la géographie d'al-Bakrī, il conduit les opérations, choisit le meilleur site et dirige la première prière à l'emplacement où va se dresser la grande mosquée ¹⁰⁷. Ibn Ḥaldūn, qui évoque à trois reprises la naissance de la cité, le met lui aussi en avant ¹⁰⁸. Son récit le plus complet concilie cependant cette figure de héros fondateur avec une geste collective ¹⁰⁹:

De concert, ils décidèrent de bâtir une ville qui serve de siège à leur émirat. Ils prirent alors la décision de construire Tāhart au pied du Ğabal Kazūl, qui surmonte les hauts plateaux de Mindās. Ils en fixèrent l'emplacement sur les rives de l'oued Mīna, à proximité duquel, plus au sud, se trouvent des sources. Ce cours d'eau passe à Tāhart et à Baṭhā' avant de se jeter dans le Chélif. Ce fut 'Abd al-Raḥmān b. Rustam qui établit la ville et en traça les limites.

La légende ibādite se distingue par un trait fondamental: l'évacuation du héros fondateur. Les données sur Ibn Rustum y sont plus abondantes que dans les textes sunnites, mais l'imam apparaît en pointillés. On peut distinguer les quatre séquences suivantes dans sa biographie: « porteur de science » introduisant la doctrine au Maghreb vers 139-140/756-757; lieutenant d'Abū l-Ḥaṭṭāb à Kairouan en 140/757; fuyant vers Tāhart après 155/772; inaugurateur du règne des Rustumides après avoir été élu imam vers 161/777. Entre ces séquences discontinues s'intercalent des phases d'éclipse et une zone d'ombre de cinq ans (155-160/772-777) où Ibn Rustum semble s'effacer soit derrière l'autorité de l'imam en titre, soit derrière l'exercice du

^{104.} Que l'on se rappelle la rencontre entre Ibn Tumart, traversant le Maghreb au retour de son voyage vers l'est, qui a fait de lui le « savant de l'Orient et de l'Occident », et son futur « calife » 'Abd al-Mu'min, en partance vers ce même Orient, mais qui suit finalement son maître dans l'hégire qui les mène jusqu'au fin fond de l'Atlas.

^{105.} Sur le rapprochement entre 'Abd al-Raḥmān I et Idrīs I, voir Martinez-Gros, *Identité andalouse*, p. 177-209. 106. Martinez-Gros, « Le passage vers l'ouest », p. 21-44.

^{107.} Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141. Les sources ibāḍites, suivies par Ibn 'Iḍārī, disent que le site définitif de la grande mosquée fut choisi parmi quatre emplacements: Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 87; trad. p. 131; Ibn 'Iḍārī, Kitāb al-bayān, I. p. 196.

^{108.} Outre le passage ci-dessous, voir Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. IV, p. 244-245 et VI, p. 147-148. 109. [...] wa i'ttamarū fī-binā madīna yanṣibūna bihā kursī li-imāratihim, fa-šara'ū fī binā madīna Tāhart fī safḥ Ğabal Kazūl al-siyāḥ 'alā tulūl Mindās, wa iḥṭaṭṭūhā 'alā wādī Mīna al-nābi minhi 'uyūn bi-l-qibla wa tamarru bihā wa bi-l-Baṭhā' ilā an taṣibba fī wādī Šalif. Fa-asāsahā 'Abd al-Raḥmān b. Rustam wa iḥṭaṭṭahā, Ibn Ḥaldūn, Ta'rīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. VI, p. 159-160.

pouvoir collégial. Désireux de combler ces lacunes chronologiques et de démontrer la parfaite continuité de l'imamat, Maḥmud Isma'īl a cru bon d'affirmer qu'Ibn Rustum avait été investi en tant qu'imam de la « défense » (difā') avant d'incarner «l'imamat manifeste », ce que conteste Ibrāhīm Baḥaz ¹¹⁰. Toujours est-il que, contrairement à d'autres figures tutélaires de l'imaginaire politique maghrébin, Ibn Rustum ne répond guère au profil de l'outsider bâtisseur d'État. Au contraire, Abū Zakariyyā' nous le dépeint, au cours de sa fuite, comme un homme vieillissant, en proie à la crainte, si affaibli que son fils doit le porter sur ses épaules ¹¹¹. L'argumentaire politique des Ibāḍites ne repose évidemment pas sur les mêmes ressorts de légitimation que celui des auteurs sunnites. D'emblée, il faut noter que la caractéristique primordiale du gouvernant idéal pour les Ibāḍites, c'est justement son effacement, son renoncement aux ambitions du pouvoir.

Voilà qui nous explique qu'Abū Zakariyyā et ses successeurs insistent sur le caractère collectif de la fondation urbaine, à l'image d'un gouvernement exercé en commun. D'ailleurs, cette fondation précède l'élection d'Ibn Rustum en tant que représentant de la communauté ¹¹²:

Voici comment il fut investi du pouvoir: l'assemblée des musulmans (ǧamā'a al-muslimīn) se mit d'accord pour choisir un endroit où serait construite une ville qui servirait d'abri et de forteresse (ḥirzan wa ḥiṣnan) à l'islam. Ils envoyèrent des émissaires dans le pays; ceux-ci, une fois de retour, désignèrent Tāhart. La majorité des musulmans (ǧumhūr al-muslimīn) se mit d'accord avec les habitants de Tāhart l'ancienne pour que ceux-ci eussent droit à une part déterminée des produits du sol (ġallatihā).

De même, le choix de l'emplacement de la grande mosquée et du tracé de ville est confié à la communauté tout entière, qui ne se préoccupe de se doter d'un gouvernant que dans un deuxième temps. L'accent est mis sur l'effort de concertation et de consultation, ce qui peut évoquer le gouvernement de 'Umar b. al-Ḥaṭṭāb, le dernier calife reconnu par les Ibāḍites et le dernier à avoir fait appel à la šūra. Cette identification n'est pas qu'une simple supposition, puisqu'Abū Zakariyā' souligne bien qu'avant sa mort, 'Abd al-Raḥmān b. Rustum convoque une šūra de six personnes pour choisir son successeur, à l'exemple de 'Umar 114. Par ailleurs,

^{110.} Baḥaz, Al-dawla al-rustumiyya, p. 91; Ismā'īl, Al-hawāriğ fī l-Magrib, p. 112.

^{111.} Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 76-77; trad. p. 124.

^{112.} *Ibid.*, éd. p. 85-87; trad. p. 130-131 (l'excellente traduction de Roger Le Tourneau nous dispense la plupart du temps d'une autre version).

^{113.} Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'ih, p. 40-41.

^{114.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 88; trad. p. 133. La comparaison entre ces deux personnages a déjà été esquissée par Adolphe de Calassanti-Motylinski, «'Abd al-Raḥmān b. Rostem », I, p. 88.

l'insistance des auteurs sur la forme collective du pouvoir peut aussi traduire une structure sociale tribale où le chef n'est qu'un *primus inter pares*. On peut d'ailleurs se demander, à la lumière des textes qui remémorent les accords passés avec les tribus berbères locales pour le partage du territoire, si « Tāhart l'ancienne », voire même « Tāhart la nouvelle », n'appartiennent pas en quelque mesure à lignée des villes maghrébines de fondation tribale. La cité se veut en tout cas l'expression de la collectivité, précédant l'imamat. Les délibérations qui débouchent sur le choix d'Ibn Rustum comme imam sont retransmises par Ibn Ṣaġīr, repris tel quel par les auteurs ibāḍites 115. Elles esquissent la théorie d'un pouvoir idéal, fruit d'un choix collectif sans être attaché à un seul parti, ce qui lui permet d'échapper à l'esprit de corps ('aṣabiyya) qui déchirera ensuite Tāhart sous la forme de scissions et luttes de clans.

Dans un épisode devenu célèbre, et où il est question de la première ambassade des Ibāḍites de Baṣra auprès de l'imam nouvellement élu, Ibn Ṣaġīr évoque la modestie de ce dernier, que ses visiteurs découvrent affairé aux travaux d'étanchéité du toit-terrasse de sa demeure austère. Il s'agit d'une parfaite illustration de la conception ibāḍite du pouvoir, faite d'ascétisme et de refus des gloires de ce monde. Toutefois, il s'agit aussi d'un récit qui, par des symboles transparents, propose une mise en scène de l'alliance entre la cité et son imam. L'image proposée va bien au-delà du cliché habituel du souverain bâtisseur, posant la première pierre de l'édifice ou bien dessinant les limites futures de l'enceinte urbaine. Il s'agit ici d'un souverain maçon qui, de ses mains, applique l'argile (ṭīn) que son serviteur (ġulām) a préalablement pétrie 116. La cité devient ainsi le pôle de réalisation de l'imamat, contre-modèle évident du califat abbasside et de son souverain al-Manṣūr, le fondateur de Bagdad et le persécuteur de la communauté des justes au Maghreb et dans l'ensemble du Dār al-Islām.

Rites propitiatoires

La fondation elle-même est précédée d'une série de rites propitiatoires, à propos desquels al-Warrāq et Abū Zakariyyā' se rejoignent sans se confondre. Al-Warrāq est le seul auteur à affirmer que les nouveaux arrivants avaient initialement prévu de s'installer dans la ville antique, « Tāhart l'ancienne ». Toutefois, voyant que tous leurs efforts de construction se trouvaient miraculeusement réduits à néant chaque matin au petit jour, ils reportèrent leurs efforts vers le site de la future « Tāhart la nouvelle ». En insistant sur la virginité du lieu choisi pour abriter la nouvelle capitale, les auteurs gomment tout élément de continuité avec le passé, à l'instar des récits de fondation de Bagdad, Kairouan ou Fès. Le seul indice relatif à une présence indigène plus ancienne sur ce territoire concerne les tractations menées avec les propriétaires du sol, un groupe de Berbères Marāsa et Ṣanhāǧa dont on souligne le dénuement (mustaḍa'ifīn), mais qui obtiennent pourtant, outre la cession de plusieurs maisons dans la ville, une part

^{115.} Ibn al-Ṣaġir, Aḫbār al-a'imma al-rustumiyyīn, éd. M. Nāṣir, I. Baḥaz, p. 321-327; Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 85-87; trad. p. 130-131; Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḥ, p. 41.

^{116.} Ibn al-Ṣaġir, Aḥbār al-a'imma al-rustumiyyīn, éd. M. Nāṣir, I. Baḥaz, p. 321-327; Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 88; trad. p. 131-132; Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḥ, p. 43-44.

des impôts ($harā\check{g}$) à prélever sur l'activité du futur $s\bar{u}q^{117}$. S'agit-il de la projection sur le passé d'une situation de monopole plus tardive? En tout cas, l'accent est mis sur la consultation et la conciliation comme instruments du bon gouvernement, mais aussi sur la symbiose entre ibādisme oriental et peuplement berbère autochtone 118.

Comme dans le cas de Fès, l'arrivée en ces lieux de la colonne des rescapés de la persécution abbasside offre une sorte de contre-modèle aux récits de la conquête « arabe », car la terre n'est pas arrachée à ses propriétaires, mais fructifiée par de nouveaux colons. En défrichant l'épaisse forêt qui recouvre cette contrée reculée, ils l'extirpent de son état de nature initial, épisode dans lequel on peut déceler une figuration symbolique du processus d'islamisation, puisque la mosquée, construite avec le bois des arbres mais dans un endroit désert de toute végétation (lā ša'rā' fīhi), constitue le pivot de la nouvelle communauté. Un événement inattendu précède l'élévation de l'édifice. En effet, à peine a-t-on achevé la première prière du vendredi que l'on saisit, sur ce muṣallā champêtre, un lion qui s'y était précipité en rugissant. On amène alors l'animal vivant jusqu'à l'aire de prière où on l'immole. Cette anecdote curieuse est interprétée comme un rite propitiatoire, puisque 'Abd al-Raḥmān b. Rustum déclare à son sujet: « Ce pays ne sera jamais divisé, ni par le sang versé, ni par la guerre 119 ». C'en est fini de l'ensauvagement du lieu, une ère nouvelle peut commencer 120.

La version ibadite insiste également sur l'état de nature primitif avant de dérouler la séquence suivante 121 :

Il n'y avait là qu'épaisses forêts et marais ¹²², peuplés uniquement par les bêtes sauvages, les animaux féroces et les lions. Deux hérauts annoncèrent alors [aux bêtes sauvages] : « Sortez, car nous voulons occuper cette terre ». Ils leur laissèrent un délai de trois jours. Il nous a été rapporté que l'on vit alors une bête sauvage emporter ses petits avec elle, dans sa gueule, hors de ce lieu. Or c'était justement ce qu'ils désiraient des bêtes sauvages, et cela ne fit qu'augmenter leur projet de peupler et de développer ce site. Ensuite, ils mirent le feu à cette terre, et tous les arbres, grands et petits, brûlèrent. [Il ne resta alors plus que les racines des arbres qui avaient brûlé, mais il leur

^{117.} Abū Zakariyā' se contente de parler du versement d'un revenu en nature (ģalla), Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 86; trad. p. 130.

^{118.} Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141. Ibn Ḥaldūn évoque une vieille alliance (ḥalf) avec les Berbères Lamāya, parmi lesquels Ibn Rustum aurait trouvé refuge: Ibn Ḥaldūn, Taʾrīḥ Ibn Ḥaldūn, éd. VI, p. 159-160.

^{119.} La traduction du baron De Slane constitue visiblement un contresens (« Voici une ville où le sang ne cessera de couler et où l'on fera toujours la guerre »). On comparera au texte arabe (« haḍā baladu lā yufāriquhu safku damm wa lā ḥarbu abadan »): Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 68, trad. p. 140.

^{120.} Le lien entre cette anecdote et l'étymologie berbère du nom de la ville serait à étudier de plus près. Parmi les explications données au toponyme « Tāhart » figure un terme berbère qui signifierait « la lionne » : Brugnatelli, « La morphologie des noms berbères en w-».

^{121.} Abū Zakariyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 86; trad. p. 130 (nous avons cette fois-ci préféré retraduire le texte).

^{122.} Ibn 'Idārī évoque « un marécage entre trois cours d'eau » (ġayḍa bayna talātat anhār): Ibn 'Idārī, Kitāb al-bayān, I, p. 196.

était difficile de les extraire] ¹²³. Ils prirent donc du *ḥays* ¹²⁴ qu'ils mélangèrent avec du miel, puis ils enfouirent cette préparation sous les racines. Quand vint la nuit, les sangliers s'y rendirent et se mirent à creuser jusqu'à la base des souches, d'où s'exhalait l'odeur du *ḥays*. Au matin, ils trouvèrent sur le sol les racines des arbres toutes arrachées.

Le texte d'Abū Zakariyyā' commence par un emprunt manifeste au mythe de fondation de Kairouan par 'Uqba b. Nāfi', car selon l'une des nombreuses versions disponibles, celle de l'égyptien Ibn 'Abd al-Ḥakam, le célèbre conquérant aurait lancé aux « habitants de l'oued » l'ordre de déguerpir. Aussitôt les serpents, scorpions et autres bêtes malfaisantes se seraient enfuis, laissant le terrain libre à l'entreprise humaine ¹²⁵. Il n'est bien sûr pas anodin de voir surgir l'écho de la grande cité rivale dans cette trame de récit. La suite relève par contre d'une mémoire locale, où la ruse des fondateurs côtoie une étrange cuisine, évocatrice peut-être des rites de fertilité qui pouvaient accompagner la fondation d'établissements humains.

Lux ex Oriente: les généalogies fictives d'Ibn Rustum

La revendication d'un ancrage berbère autochtone et l'éclipse du héros fondateur constituent donc les marques de fabrique les plus notables d'un récit de fondation passé au crible de l'idéologie ibāḍite maghrébine et de sa théorie de l'imamat. La littérature ibāḍite ne pouvait toutefois se contenter de distinguer sa capitale des orgueilleuses métropoles de l'Islam sunnite : il fallait aussi que Tāhart les égalât en dignité et en rayonnement.

C'est ainsi qu'apparaît, au sein du corpus ibādite, une tension entre la dimension collective et locale de l'acte de fondation, et la volonté de réintroduire une figure tutélaire prestigieuse. Abū Zakariyyā' et ses successeurs ont brodé une série de motifs tendant à souligner le caractère providentiel de l'élection d'Ibn Rustum et la noblesse de ses origines. Il s'agissait peut-être, en premier lieu, de combler les zones d'ombre qui enveloppaient ce personnage et les conditions de son accès à l'imamat ¹²⁶. Les sources démontrent qu'il jouait déjà un rôle important aux côtés d'Abū l-Ḥaṭṭāb: Ibn Ṣaġīr affirme que ce dernier l'avait nommé qāḍī et nāẓir ¹²⁷, tandis que les sources ibādites disent simplement qu'il fut chargé de suppléer l'imam à Kairouan lors du départ de celui-ci pour la guerre ¹²⁸. Al-Raqīq précise qu'il fut nommé « gouverneur » (wālī)

^{123.} Ce passage est rajouté par Darǧīnī pour plus de clarté, mais il ne figure pas dans l'édition et la traduction du texte d'Abū Zakariyyā': Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḥ, p. 40.

^{124.} Un mélange de dattes, de beurre et de fromage de lait caillé (aqt). Roger Le Tourneau parle de « laitues » au lieu de hays, ce qui doit provenir d'une erreur du texte arabe sur lequel il s'est basé.

^{125.} Yā ahlu l-wādī, az'anū, fa-innā nāzilūn, Ibn 'Abd al-Ḥakam, Kitāb futūḥ Miṣr, p. 66-67.

^{126.} Voir aussi Talbi, « Rustamides », VIII, p. 657-659.

^{127.} Ibn al-Ṣaġīr, Aḥbār al-a'imma al-rustumiyyīn, éd. M. Nāṣir, I. Baḥaz, p. 321-327. Le terme de nāẓir s'applique ici à la fonction judiciaire et à l'examen et application du droit islamique.

^{128.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 87; trad. p. 131; Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḥ, p. 41; Al-Šammāḥī, Kitāb al-siyar, p. 44.

de Kairouan, alors qu'il exerçait peut-être déjà la charge de qāḍā ¹²⁹. Les renseignements mis à notre disposition dans les sources ibāḍites et sunnites peuvent donc nous laisser supposer que 'Abd al-Raḥmān b. Rustum était le descendant d'un *mawlà* persan arrivé au Maghreb lors des conquêtes, et qu'il occupait une charge importante à Kairouan avant d'être contraint de se replier vers le Maghreb central. Sa biographie ne nous dit guère plus.

Il existe pourtant une autre série de détails censés éclairer son existence avant sa désignation par Abū l-Hattāb. Il convient de souligner qu'Ibn Saģīr n'en dit mot, et que le Kitāb d'Ibn Sallām, la source ibādite maghrébine la plus ancienne que nous conservions, reste muet à ce sujet, alors qu'il s'agit d'un texte au contenu hautement édifiant et apologétique. Abū Zakariyya' nous renseigne sur le rôle important qu'aurait joué 'Abd al-Rahmān b. Rustum dans la transmission de l'ibādisme au Maghreb. On apprend qu'il aurait été initié à la doctrine après qu'elle eût été diffusée par Salma b. Sa'd, qui avait fait la route depuis l'Orient avec pour seul compagnon 'Ikrima, le mawlà d'Ibn 'Abbās, juché sur le même chameau tout en représentant l'autre branche du hāriǧisme, le sufrisme. Désireux de s'instruire, Ibn Rustum serait parti à Başra suivre l'enseignement d'Abū 'Ubayda Muslim b. Abī Karīma al-Tamīmī 130. Cette histoire laisse donc supposer que le point de départ d'Ibn Rustum était bien le Maghreb, où il était installé lors des prémices du mouvement. Un peu plus loin, il est dit qu'il devint ensuite l'un des principaux propagateurs de la doctrine dans son pays d'origine, puisqu'il fit partie des cinq « porteurs de science » venus diffuser dans leur terre natale le savoir acquis auprès d'Ibn Abī Karīma et des savants de Baṣra 131. Ce mouvement pendulaire entre Orient et Occident, à la recherche des sources du 'ilm, constitue un classique dans les récits de fondation des courants de réforme de l'islam au Maghreb. La séquence suivante dévie cependant légèrement par rapport à cette version. Une courte biographie d'Ibn Rustum nous y est proposée 132:

'Abd al-Raḥmān fils de Rustum fils de Bahrām fils de Kusrā le roi des Perses – que Dieu soit satisfait de lui. Il était originaire de l'Irak. Son père Rustum savait déjà que sa lignée gouvernerait le Maghreb. Il partit donc de l'Irak accompagné de son fils 'Abd al-Raḥmān et de sa femme, afin de s'installer en terre maghrébine. Arrivé à La Mecque, ou à proximité, son destin le rattrapa, ses jours finirent, et il mourut. Son fils 'Abd al-Raḥmān et la mère de celui-ci firent à La Mecque la rencontre de pèlerins venus du Maghreb. La mère de 'Abd al-Raḥmān épousa un homme de Kairouan. Celui-ci repartit avec elle, et tous ensemble ils allèrent jusqu'à Kairouan. C'est là que 'Abd al-Raḥmān b. Rustum grandit [...].

^{129.} Il l'appelle en effet 'Abd al-Rahmān b. Rustam al-qāḍī: Al-Raqīq, Ta'rīḥ Ifrīqiyya, p. 25-26.

^{130.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd.p. 42-43; trad.p. 100-101; Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḫ, p. 11; Al-Šammāḫī, Kitāb al-siyar, p. 42-43.

^{131.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma , éd. p. 57-58; trad. p. 109; Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḫ, p. 41; Al-Šammāḥī, Kitāb al-siyar, p. 44.

^{132.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 58-60; trad. p. 110-111 (nous avons retouché la traduction de R. Le Tourneau). On retrouve ce récit, sans différence notable dans Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḥ, p. 11 et Al-Šammāḥī, Kitāb al-siyar, p. 42-43.

La narration rejoint ensuite la première séquence que nous avions évoquée, à savoir la décision du départ pour l'Orient. On perçoit toutefois assez aisément le caractère artificiel de ce raccord. De fait, cette nouvelle séquence apporte deux éléments essentiels : la généalogie royale d'Ibn Rustum, issu du « roi des rois », et son origine irakienne. Quant au mouvement initial de quête du savoir – du Maghreb vers l'Orient – il est dédoublé par un mouvement inverse et complémentaire, celui qu'accompliront les futurs « porteurs de science » : de l'Orient vers ce nouveau refuge de l'islam qu'est le Maghreb ¹³³.

La suite du séjour d'Ibn Rustum en Orient est tout aussi intéressante. Cette fois-ci, ce sont les qualités morales du futur imam qui sont mises en exergue. Dans la «cave» où Ibn Abi Karīma délivre son enseignement dans le secret le plus absolu, afin d'échapper à la surveillance du pouvoir impie, la «beauté» du jeune disciple maghrébin resplendit comme la promesse de l'ère de dévoilement (zuhūr) qu'il incarne, et qui mettra fin à la clandestinité du kitmān. Pourtant, l'heure n'est pas encore venue de ce dévoilement, et le maître tend un rideau (sitr) devant Ibn Rustum, de peur que sa beauté lumineuse ne trouble les autres. Peut-être faut-il lire cet extrait comme une forme de détournement du rite du higāb qui masquait aux yeux du profane la personne du calife en Orient. Ce voile n'est pas l'attribut de souveraineté dont usaient les imposteurs abbassides et fatimides, mais un écran qui protège le commun de «l'œil du soleil», car c'est par cette comparaison qu'une femme bénit les vertus du jeune 'Abd al-Raḥmān. D'ailleurs celui-ci, désigné « imam » par ses compagnons à leur retour au Maghreb, préfère décliner l'offre et s'effacer devant Abu l-Haṭṭāb, ce qui constitue une marque évidente de sa modestie et de son rejet des ambitions mondaines. La commission des sages chargée de désigner un dirigeant pour la communauté après la fondation de Tāhart se plaît d'ailleurs à rappeler ce fait exemplaire 134.

Introducteur de la doctrine au Maghreb, investi une première fois de la dignité d'imam en raison de sa réputation de vertu, Ibn Rustum était donc le candidat idéal pour prendre la tête de la communauté. Cependant, un ensemble de prédictions légendaires vient encore renforcer ses droits à l'imamat¹³⁵. Abū Zakariyyā' les cite, Darǧīnī les explicite. Il s'agit tout d'abord d'un propos attribué au calife 'Umar b. al-Ḥaṭṭāb – ce qui lui donne quasiment la qualité de ḥadīṭ – alors qu'il discutait avec al-Muġīra b. Šu'ba, un compagnon du Prophète qui était devenu borgne. Le calife prédit à son comparse l'arrivée d'un temps où l'islam deviendra borgne comme lui, mais il affirme qu'au bout d'une période de cent soixante ans, Dieu rendra à l'islam la vue et l'ouïe. Or comme le remarque Darǧīnī, Tāhert fut gouverné par les « Perses » (c'est-

^{133.} Les seules études qui prennent en compte cette dimension «semi-légendaire » sont celles de Rebstock, Die Ibaditen im Magrib, p. 61-62 et de Savage, A Gateway to Hell, p. 46-51. Cette dernière n'analyse pas les généalogies fictives de 'Abd al-Raḥmān b. Rustum, mais elle souligne l'articulation entre caution orientale et ancrage maghrébin: « [he] came to represent in the later Ibāḍī tradition the junction through wich the legitimate authority, stemming from Abū 'Ubayda, passed into the North African community ».

^{134.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 87; trad. p. 131; Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḫ, p. 41; Al-Šammāḥī, Kitāb al-siyar, p. 44.

^{135.} Comme le remarque Ibrāhīm Baḥḥāz, ces légendes ne figurent pas chez Šammāḫī: Baḥaz, Al-dawla al-rustumiyya, p. 94.

à-dire par les Rustumides) à partir de l'année 160/777. La mise en place de l'imamat marque donc la fin providentielle d'une ère d'incroyance et l'aube d'un temps nouveau 136 . Mieux encore, le Siyar al-Wisyānī s'appuie sur un hadīt attribué au Prophète lui-même: « Dieu a déposé ses trésors dans l'échine des Perses ». Il explique ensuite la signification de cette parole 137 : « Il est ici question de la souveraineté (mulk), du savoir ('ilm) et du culte (dīn), qu'Il a offerts à nos imams perses de Tāhart ».

Une autre prophétie légendaire ancre dans un passé encore plus lointain l'annonce du règne des Rustumides. Le livre d'Abū Zakariyyā' débute en effet par l'évocation de la cour du roi des Perses Chosroès (Kisrā) avant la conquête arabe. Songes et faits extraordinaires, interprétés par un devin nommé Saṭīḥ, avertissent le roi de la chute prochaine de son Empire et de l'avènement de l'islam. Ce thème littéraire classique, emprunté d'ailleurs à Ibn Qutayba et à Ğāḥiẓ selon les indications d'Abū Zakariyyā' lui-même, est ici détourné en faveur de la dynastie rustumide. Le roi des rois apprend que sa lignée comptera neuf souverains jusqu'à l'apparition de l'islam, puis cinq autres après la Révélation, et que cette période verra l'accomplissement de « grandes choses ». Or Abū Zakariyyā' identifie cette chaîne de souverains persans d'après l'Hégire au règne des imams de Tāhert 138:

Nous espérons bien qu'il s'agisse de nos imams, arrivés en terre maghrébine où ils ont obtenu un très haut rang et gouverné pendant plus de cent cinquante ans, comme le rapportent plusieurs récits.

La durée mentionnée par Abū Zakariyyā' coïncide en effet à peu près avec la longévité des Rustumides (161-296/777-909), bien que les cinq rois ne correspondent pas tout à fait aux huit imams répertoriés par les historiens. L'essentiel est toutefois d'inscrire le lignage fondé par 'Abd al-Raḥmān b. Rustum dans la continuité d'un règne des plus glorieux, celui des rois de Perse.

L'origine persane de la dynastie installée à Tāhart a, de fait, été affirmée et exploitée dès le IIIe/Ixe siècle. Les sources, sunnites comme ibāḍites, ne manquaient pas d'accoler la nisba al-fārisī (« le Persan ») aux Rustumides. Yaʿqūbī raconte d'ailleurs, à la fin du IIIe/Ixe siècle, que la population de la capitale était en majorité constituée d'un « groupe de Persans (qawm min al-furs) dont on dit qu'ils font partie du lignage (yuqāl lahum banū) de Muḥammad b. Aflaḥ b. 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd al-Raḥmān b. Rustam al-Fārisī 139 ». Il faut bien sûr préciser que le terme de « Persans » désigne des populations apparemment totalement arabisées, et sans doute venues d'Irak plutôt que des régions orientales de l'ancien empire perse. On sait que le Maghreb reçut, au cours du IIe/VIIIe siècle, d'importants flux humains venus d'Irak: l'exode

^{136.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 50; trad. p. 105; Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iḥ, p. 12. 137. Siyar al-Wisyānī, II, p. 328-329: li-llāh ḥazā'in awdi'ihā fī aṣlāb riǧāl min al-furs [...], wa ḍalika huwa al-mulk wa l-'ilm wa l-dīn al-laḍī a'ṭā a'immatanā min al-furs bi-Tāhart.

^{138.} Wa narǧū an yakūna hawlā' l-ladīna waṣalū arḍ al-Maġrib min a'immatinā wa qad balaġū fīhā daraǧata 'azīmata, wallū nayf 'alā mi'a wa ḥamsīn sana, kamā dukira bi-ba'ḍ al-riwāyāt: Abū Zakariyyā', Kitāb siyar al-a'imma , éd. p. 49; trad. p. 104; Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'iþ, p. 15.

^{139.} Il s'agit d'Abū l-Yaqẓān Muḥammad b. Aflaḥ (260/874-281/894): Al-Ya'qūbī, Kitāb al-buldān, éd. 143; trad. p. 217.

des Idrīssides et de leur clientèle, tel qu'il est retracé par les *Aḫbār Faḥḥ*, en témoigne. Mais ce texte zaydite ne les identifie pas comme « Persans » et, dans un autre contexte, ces mêmes populations auraient parfaitement pu être qualifiées d'« Arabes ». On peut penser que le label « persan », exotique sur le sol occidental, constituait une marque de distinction efficace dans le cadre de cette compétition à laquelle se livraient certains groupes de populations du Maghreb, selon al-Yaʻqūbī, pour se rattacher à l'Orient – une compétition dont l'enjeu semblait être la fabrication de ce que nous pourrions surnommer des « appellations d'origine orientale », c'està-dire de fausses généalogies ¹⁴⁰.

Le choix de l'appellation persane par les Rustumides, bien qu'il constitue peut-être un écho lointain de la provenance de leur ancêtre éponyme, Rustum, s'explique surtout par le prestige lié aux rois persans dans l'imaginaire politique de l'Islam à l'époque abbasside. De plus, il s'agit aussi très certainement d'une reprise des thèmes de la šu'ūbiyya orientale: mérites des « Persans » face aux « Arabes », dont on retrouve la transcription exacte en prélude du Kitāb al-siyar d'Abū Zakariyyā', dans la partie intitulée faḍā' il al-furs min al-'ağam 141. L'emprunt à la rhétorique orientale de la « querelle des peuples » trouve sa raison dans la volonté de différencier la dynastie rustumide du lignage des Qurayš, dont émanent les califes orientaux. Il s'agit aussi de bien distinguer l'implantation de l'ibādisme au Maghreb de la conquête « arabe », présentée comme un processus de soumission forcée des Berbères. Or le modèle rustumide est présenté comme une greffe réussie de l'élément persan sur le fond autochtone des tribus berbères. C'est pourquoi les « signes d'élection des Berbères parmi les gentils » (faḍā' il al-barbar min al-sağam) suivent immédiatement l'éloge des Persans dans le texte d'Abū Zakariyyā' et de ses successeurs 142. Tāhart est en effet vu comme le creuset où se mêlent les deux grands peuples non-arabes ('ağam) qui constituent l'Islam. Leur statut d'égalité avec les Arabes est ainsi souligné, conformément aux doctrines khāriģites.

Souverains perses régnant sur des populations majoritairement berbères, les Rustumides pouvaient ainsi afficher leur vocation à réunir entre leurs mains l'Orient et l'Occident, ambition sans doute utopique mais dont l'écho revient souvent dans le discours des califats ancrés à l'ouest. Quant à leur rattachement au lignage des souverains persans de l'ère préislamique, il n'est pas attesté avant l'ouvrage d'Abū Zakariyyā'. À l'époque où celui-ci rédigea son ouvrage, à la fin du ve/xie siècle, donc bien longtemps après l'extinction des Rustumides, cette généalogie mythique semble déjà relativement bien diffusée puisqu'on en retrouve la version la plus précise dans le célèbre traité du cordouan Ibn Ḥazm (m. 456/1064), au chapitre sur la « généalogie des Perses ». Le savant andalou énumère les vingt-huit générations qui se sont succédé à la tête de la Perse, jusqu'au dernier des souverains, Yazdağird et ses deux fils Bahrām et Fayrūz. Les Rustumides, selon lui, sont les descendants de Ğāmāsib, le frère du vingt et unième roi persan, Qubād. Il ne donne pas de détails plus précis sur leur propre chaîne généalogique, mais il établit un lien de parenté avec d'autres lignages (buyūtāt) issus du même Ğāmāsib,

```
140. Ibid., éd. p. 130-149; trad. p. 200-220.
```

^{141.} Abū Zakariyyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 44-51; trad. p. 101-106.

^{142.} Ibid., éd. p. 52-56; trad. p. 106-109.

en particulier deux rois du Yémen, Wahraz et Bādān, ce dernier s'étant converti à l'islam ¹⁴³. Ce schéma possède un air de parenté avec celui d'Abū Zakariyyā', mais il est beaucoup plus développé et présente des divergences notables ¹⁴⁴.

On trouve d'ailleurs, au gré des sources, d'autres essais d'identification du lignage rustumide. Al-Bakrī, sensiblement à la même époque, écrit – peut-être en s'appuyant une fois de plus sur al-Warrāq – que le grand-père de 'Abd al-Raḥmān b. Rustum, Bahrām, était un *mawlà* du calife 'Uṭmān 145. Il nous donne une troisième généalogie, qui ne recoupe qu'imparfaitement les précédentes: Bahrām était le fils de Dū Širār b. Sābūr b. Bābakān b. Sābūr dī l-Aktāf, le roi des Perses 146. Enfin, d'après Ibrāhīm Baḥaz, Mas'ūdī propose une autre généalogie, cette fois-ci parfaitement fantaisiste, qui fait descendre Ibn Rustum des « Ašbān ». Le polygraphe se demande s'il s'agit de la lignée des rois de Perse, les Aṣbahān – rapprochement opéré à partir du nom d'Ispahan (Iṣbahān) –, ou de celle des rois d'al-Andalus, Ašbān étant effectivement reconnu comme le père de l'*Hispania* dans la littérature arabo-andalouse 147. Cet écheveau de textes démontre bien l'ampleur des spéculations généalogiques brodées autour des origines perses des maîtres de Tāhart 148.

«L'Irak du Maghreb», l'émancipation d'une métropole de l'Islam

Parée d'une telle caution, Tāhart ne tarde pas à se libérer de la tutelle orientale, pour se hisser au niveau des grandes métropoles de l'Islam. Telle est l'idée véhiculée par tout un faisceau narratif qui célèbre l'essor de la capitale ibāḍite. Selon Ibn Ṣaġīr, dont il faut de nouveau souligner la proximité avec la vulgate ibāḍite postérieure, la nouvelle de l'élection d'Ibn Rustum se répandit « aux quatre coins du monde, en Orient comme en Occident ». Parmi les Ibāḍites de Baṣra, on chuchote qu'« il est apparu au Maghreb un imam qui remplit cette terre de justice. Il possédera l'Orient et le remplira de justice ». Désireux d'aller constater de leurs

- 143. Ibn Hazm, Kitāb ğamharat ansāb al-ʿarab, p. 511-512.
- 144. Abū Zakariyyā, le fait descendre de Rustum, fils de Bahrām, fils de Kisrā: Abū Zakariyā, Kitāb siyar al-a'imma, éd. p. 58-60; trad. p. 110-111. Bahrām peut correspondre au fils de Yazdağird cité par Ibn Ḥazm, mais celui-ci ne considère pas Kisrā comme le dernier roi des Perses, contrairement à l'auteur ibāḍite. Šammāḥī rajoute un intermédiaire entre Kisrā et Bahrām, un souverain nommé Sām, peut-être en référence à Sem, ancêtre éponyme des peuples sémitiques: Al-Šammāḥī, Kitāb al-siyar, p. 42-43.
- 145. Opinion partagée par Ibn 'Idarī, Kitāb al-bayān, I, p. 196.
- 146. Al-Bakrī, Kitāb al-masālik, éd. p. 66-69, trad. p. 137-141.
- 147. Bahaz, Al-dawla al-rustumiyya, p. 93.
- 148. Brāhīm Baḥaz rejette pourtant toute idée de falsification: Baḥaz, Al-dawla al-rustumiyya, p. 95-96. Certains historiens tentent de reconstituer la vraie généalogie d'Ibn Rustum, quitte à forger d'autres chimères, comme Brahim Zerouki qui l'identifie avec un personnage cité par Ṭabarī et Ibn Ḥaldūn, entre autres. Il s'agit du général qui dirigeait l'armée perse à Qādisiya contre les musulmans. Il faut d'abord remarquer que son nom est transcrit sous la simple forme « Rustum », et non « Ibn Rustum » comme le prétend B. Zerouki. Alors qu'Ibn Ḥaldūn n'établit aucun lien entre le lignage rustumide et ce personnage, B. Zerouki va jusqu'à imaginer qu'il y a eu deux 'Abd al-Raḥmān b. Rustum: le père qui avait combattu à Qādisiya, et le fils qui devint l'imam de Tāhart. Voir Zerouki, L'imamat de Tahert, p. 27-35 et El-Ghali, Les États kharijites au Maghreb, p. 137-141 (ouvrage qui prend au pied de la lettre tous les récits sur la fondation de Tāhart).

propres yeux cet événement épiphanique, les « frères » de Baṣra envoient alors une première ambassade. Celle-ci repart éblouie par les qualités morales de l'imam, qui apparaît dès lors comme le digne successeur des grands maîtres orientaux, en particulier Abū Bilāl Mirdās. L'Orient nourricier apporte à la ville la sève qui lui permet de se hisser à la hauteur des plus grandes. Un court passage contient déjà les ingrédients propres à donner à Tāhart cette image de centralité qui distingue les grands foyers urbains. Aux flux entrants, constitués par les populations et les commerçants venus du monde entier, répond le bourgeonnement des routes et des voies commerciales 149 qui s'étendent vers « tous les pays d'Orient comme d'Occident ». Le thème de l'hospitalité accordée aux étrangers affirme derechef l'idéal d'une cité cosmopolite, nouvelle Terre promise qui vole la vedette à Bagdad, ce « carrefour du monde » célébré par Ya'qūbī. Lors de la seconde visite des gens de Baṣra, l'imam parfait qui préside cette cité de Dieu ordonne que la somme rapportée soit intégralement restituée aux émissaires orientaux : en effet, Tāhart s'est désormais totalement émancipée vis-à-vis de l'Orient 150. « Irak du Maghreb » pour les uns, « Balḫ du Maghreb » pour les autres, la cité vertueuse ose maintenant la comparaison avec les plus grands centres de l'Islam : Damas, Cordoue, Kairouan, Fès 151...

Conclusion

Tandis que les prémices de l'histoire urbaine de Kairouan et de Fès ont fait l'objet d'analyses variées, les récits de fondation de Tāhart n'avaient pas été examinés de manière critique jusqu'à présent. La ville possède pourtant une histoire riche, connaissant son heure de gloire au 111e/1xe siècle, où elle fut alors considérée comme le principal centre urbain du Maghreb central. Sa prospérité ne commença à décliner qu'au cours du ve/x1e siècle, non pas dans le sillage immédiat de la conquête fatimide comme on le dit toujours, mais au cours des multiples conflits qui déchirèrent la région sous les Zīrīdes, car elle se situait alors dans l'œil du cyclone, à la charnière entre les deux grandes aires d'influence qui partageaient le Maghreb. Sans même encore parler de l'étude archéologique du cadre urbain, l'histoire de la ville jusqu'à sa destruction supposée par les Banū Ġāniya en 605/1208-1209 reste à écrire : nous n'en avons livré que les étapes essentielles, rappel nécessaire à la reconstitution cohérente d'une trame de mémoire.

Les strates de cette mémoire remontent aux Rustumides, car le mythe urbain est intimement lié au processus de légitimation de cette dynastie qui, en affichant ses origines persanes, mit sans doute en avant son rôle d'intermédiaire entre Orient et Occident, sans toutefois posséder des moyens comparables à son adversaire abbasside. La césure que représente la conquête fatimide dans l'histoire des Ibāḍites explique que Tāhart soit ensuite devenu un lieu de mémoire pour la communauté, d'autant plus idéalisé que le temps du « dévoilement » était maintenant révolu 152.

^{149.} À ce propos, Lewicki, «L'État nord-africain de Tāhert ».

^{150.} Ibn al-Ṣaġir, Aḥbār al-a'imma al-rustumiyyīn, éd. M. Nāṣir, I. Baḥaz p. 321-327.

^{151.} Al-Ya'qūbī, Kitāb al-buldān, éd. 141-143; trad. p. 215-217; Al-Muqaddasī, Aḥsan al-taqāsim, p. 22-25.

^{152.} Comme le rappelle avec nostalgie le Siyar al-Wisyānī par la bouche de l'un de ses personnages: «La peur règne en tout lieu, à l'inverse de Tāhart au temps des imams» (al-ḥawf fī kull balad illā miṭl Tāhart fī ayyām al-a'imma): Siyar al-Wisyānī, II, p. 498.

Le souvenir des origines de la cité s'enrichit alors de nouveaux récits, et l'ascendance persane des souverains donna lieu à l'élaboration de généalogies fictives. Tout en soulignant la cohérence idéologique de la matrice légendaire élaborée par les auteurs ibādites, nous avons pu constater que des emprunts réciproques relient ce champ de mémoire à la littérature sunnite, qui recueille elle aussi tout un faisceau de traditions émanant principalement de trois grands centres : Kairouan, Cordoue et peut-être Tlemcen dans le cas d'Ibn Ḥaldūn. Nous avons essayé aussi de démontrer que les récits de fondation de Tāhart ne pouvaient se comprendre qu'en résonance et en opposition avec les mythes urbains des grands centres rivaux. C'est ainsi que le prisme communautaire ibādite, travaillé par la tension entre modèle oriental et ancrage local, nous offre finalement un aperçu des courants nourriciers qui ont alimenté la mémoire historique et l'imaginaire politique du Maghreb des premiers siècles.

Bibliographie

Instruments de travail

Encyclopédie de l'Islam, 2° édition, E.J. Brill, Leiden, 1954-2004, 12 volumes:
Bel, Alfred, Yalaoui, Mohamed, «Tilimsān », X, p. 534-535.

Calassanti-Motylinski, Adolphe de, « 'Abd al-Raḥmān b. Rostem », I, p. 88. Talbi, Mohamed, « Tāhart », X, p. 107-108. Talbi, Mohamed, « Rustamides », VIII, p. 657-659.

Sources

- Abū l-Fidā', *Taqwīm al-buldān*, trad. Joseph-Toussaint Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, (Paris, 1848), réimpr. Francfort-sur-le-Main, Institute for the History of Arabic-Islamic Science, 1998.
- Abū Zakariyyā' al-Warģilānī, Kitāb siyar al-a'imma wa aḥbārihā, éd. 'Abd al-Raḥmān Ayyūb, Tunis, al-dār al-tūnisiyya li-l-našr, 1985. Trad. Roger Le Tourneau, «La 'Chronique' d'Abû Zakariyyā' al-Warǧalānī (m. 471 H. / 1078 J.C.) », Revue africaine, 104 (1960), p. 99-176, 322-390; 105 (1961), p. 117-176 et Hady Roger Idris, Revue africaine, 105 (1961), p. 323-374 et 106 (1962), p. 119-162.
- Al-Bakrī, Kitāb al-masālik wa-l-mamālik, (éd. et trad. Mc Guckin de Slane, Description de l'Afrique septentrionale par Abou Obeïd el-Bekri), réimpr. Paris, Maisonneuve, 1965.
- Al-Balādurī, Futūḥ al-buldān, éd. Raḍwān Muḥammad Raḍwān, Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya,

- 199. Trad. Philip Khuri Hitti, The Origins of the Islamic State, Gorgias Press, 2002.
- Corpus Inscriptionum Latinarum, vol. 8, Inscriptiones Africæ latinæ, Berlin, 1881 (abrégé CIL).
- Al-Darǧīnī, Kitāb ṭabaqāt al-mašā'ih bi-l-Maġrib, 2º éd. revue et corrigée, Ibrāhīm Ṭallay, s.n., s.d., 2. vol.
- Al-Ḥimyarī, Kitāb al-rawḍ al-miʿṭār fī ḥabar al-aqṭār, éd. Iḥsān ʿAbbās, Beyrouth, Maktaba Lubnān, 1975.
- Ibn 'Abd al-Ḥakam, Kitāb futūḥ Miṣr wa Ifrīqiyya wa l-Andalus, éd. et trad. partielles Albert Gateau, Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne, 2° éd., Alger, Éditions Carbonel, 1947.
- Ibn al-Aṭīr, Kitāb al-kāmil fī l- taʾrīḥ, éd. s.n. Dār Ṣādir, Beyrouth, 1399/1979, 10 vol. Trad. partielle Émile Fagnan, Annales du Maghreb et de l'Espagne, Alger, Typographie Adolphe Jourdan, 1898.

- Ibn al-Faqīh, *Kitāb al-buldān*, éd. Michael Jan de Goeje, Leyde, E.J. Brill, 1967.
- Ibn Ḥaldūn, *Ta'rīḫ Ibn Ḥaldūn*, éd. Ḥalīl Šahāda et Sahīl Zakkār, Dār al-fikr, Beyrouth, 1421/2000, 7 vol.
- Ibn Ḥayyān, Kitāb al-Muqtabis II-1, trad. Federico Corriente et Maḥmūd ʿAlī Makkī, Crónica de los emires Al-Ḥakam I y ʿAbdarraḥmān II entre los años 796 y 847, Saragosse, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo, 2001.
- —, Kitāb al-Muqtabis II-2, éd. Maḥmūd ʿAlī Makkī, Beyrouth, Dār al-kitāb al-ʿarabī, 1970.
- —, Kitāb al-Muqtabis V, éd. Pedro Chalmeta, Federico Corriente et Muḥammad Ṣubḥ, Madrid, 1979. Trad. María Jesús Viguera et Federico Corriente, Crónica del Califa ʿAbdarraḥmān III an-Nāṣir entre los años 912 y 942 (al-Muqtabis V), Saragosse, Anubar Ediciones – Instituto Hispano-Árabe de Cultura, coll. « Textos Medievales » (64), 1981.
- —, Kitāb al-Muqtabis VII, éd. ʿAbd al-Raḥmān ʿAlī al-Ḥaǧǧī, Beyrouth, Dār at-ṭaqāfa, Al-maktaba al-andalusiyya, 1983.
- Ibn Ḥawqal, Kitāb ṣūrat al-arḍ, éd. J. H. Kramers, Bibliotheca Geographorum Arabicorum, Leyde, E.J. Brill, 1938. Trad. J. H. Kramers et Gaston Wiet, Configuration de la terre, Paris-Beyrouth, 1964, 2 vol.
- Ibn Ḥazm, Kitāb ǧamharat ansāb al-ʿarab, éd. Évariste Lévi-Provençal, (Le Caire, Dār al-maʿārif, 1948), réimpr. Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 1418/1998.
- Ibn Ḥurradāḍbih, *Kitāb al-masālik wa l-mamālik*, éd. et trad. Michael Jan de Goeje, Leyde, E.J. Brill, 2° éd. 1967.
- Ibn 'Idārī al-Marrākušī, Kitāb al-bayān al-muģrib fī iḥtiṣār aḥbār mulūk al-Andalus wa l-Maġrib, éd. Reinhardt Dozy, revue par Georges Séraphin Colin et Évariste Lévi-Provençal, Histoire de l'Afrique du Nord et de l'Espagne musulmane intitulée Kitāb al-bayān al-muġrib, (Leyde, E. J. Brill, 1948), réimpr. Dār al-'arabiyya li-l-kitāb, Beyrouth, 1983.
- Ibn al-Qūṭiyya, *Ta'rīḥ iftitāḥ al-Andalus*, éd. Ibrāhīm al-Abyārī, Le Caire, Dār al-Kitāb al-Miṣrī, Beyrouth, Dār al-Kitāb al-Lubnānī, 1982.
- Ibn Rustah, Kitāb al-a'lāq al-nafīsa, éd. Michael Jan de Goeje, Bibliotheca Geographorum Arabicorum, Leyde, E.J. Brill, 1967, p. 129. Trad. Gaston Wiet, Les atours précieux, (Le Caire, 1955), réimpr. Publications of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science, Islamic Geography, vol. 297, Francfort-sur-le-Main, 2008.

- Ibn al-Ṣaġir, Aḥbār al-a'imma al-rustumiyyīn, éd. et trad.
 Adolphe de Calassanti Motylinski, « Chronique d'Ibn Saghir sur les imams Rostémides de Tahert », Recueil de mémoires et de textes publiés en l'honneur du xIve Congrès des Orientalistes (Alger, 1905), Paris, Leroux, vol. 3, p. 3-132.
 Nouvelle éd. Muḥammad Nāṣir, Ibrāhīm Baḥaz, Beyrouth, Dār al-ġarb al-islāmī, 1986.
- Ibn Sahl al-Rāzī, Kitāb aḥbār Faḥḥ wa ḥabar Yaḥya b. 'Abd Allāh (wa aḥīhi Idrīs b. 'Abd Allāh).

 The battle of Fakhkh, its aftermath, and the spread of the Zaydite movement in Yemen, North Africa and northwest Iran, éd. Maher Jarrar, Dār al-Ġarb al-Islāmī, Zaydite Sources Series 1, Beyrouth, 1995.
- Ibn Sa'īd al-Maġribī, Kitāb al-muġrib fī ḥulā al-Maġrib, éd. Šawqī Þayf, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1993.
- Ibn Ṣāliḥ, Fatḥ al-ʿarab li-l-Maġrib, trad. Évariste Levi-Provençal, «Arabica occidentalia I. Un nouveau récit de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes », Arabica, 1 (1954), p. 35-42.
- Ibn Sallām, Kitāb Ibn Sallām: Eine Ibaditisch-Maghribinische Geschichte des Islams aus dem 3/9 Jahrundert, éd. Werner Schwartz et Šayḥ Sālim b. Yaʿqūb, Wiesbaden, 1986.
- Al-Idrīsī, Kitāb nuzhat al-muštāq fī iḥtirāq al-afāq, éd. Istituto Universitario Orientale di Napoli e Istituto per il Medio e Estremo Oriente, Opus geographicum, Naples-Rome, 1975. Trad. du Chevalier Jaubert, revue par Annliese Nef, La première géographie de l'Occident, Paris, Garnier Flammarion, 1999.
- Al-Istaḥrī, Kitāb al-masālik wa l-mamālik, éd. Michael Jan de Goeje, Leyde, E.J. Brill, 1967. Kitāb al-istibsār fī ʿaṣāʾib al-amsār,
 - (éd. A. Saad Zaghloul, Alexandrie, Imprimerie de l'Université d'Alexandrie, 1958), réimpr. Francfort-sur-le-Main, Institute for the Historiy of Arabic-Islamic Science, 1997.
- Léon l'Africain, De l'Afrique, contenant la description de ce pays, par Léon l'Africain et la navigation des anciens capitaines portugais aux Indes orientales et Occidentales, trad. Jean Temporal, Paris, 1830.
- Al-Maqqārī, Kitāb nafļ al-ṭīb min ģuṣn al-Andalus al-raṭīb, éd. Ibrāhīm Šams al-Dīn, Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 1418/1998.
- Al-Mas'ūdī, Murūğ al-ḍahab wa ma'āḍīn al-ǧawhar, éd. Charles Barbier de Meynard et Abel Pavet de Courteille, revue et corrigée par Charles Pellat, Beyrouth, Éditions de l'Université libanaise de Beyrouth – Librairie orientale, 1966-1979, 7 vol.

- Muḥammad Ya'lā (éd.), Tres textos árabes sobre berebéres en el Occidente islámico, CSIC-AECI, Fuentes arábico-hispanas 20, Madrid, 1996.
- Al-Muqaddasī, Aḥsan al-taqāsim fi maʿrifat al-aqālim, éd. et trad. Charles Pellat, Description de l'Occident musulman au Ive'/xe siècle, Alger, 1960.
- Al-Qāḍī Nu'mān, Iftitāḥ al-da'wa, trad. Hamid Haji, Founding the Fatimid State: The Rise of an Early Islamic Empire, I.B. Tauris, Londres-NY, The Institute of Ismaili Studies Ismaili Texts and Translations Series 6, 2006.
- Al-Qazwīnī, Kitāb aṭār al-bilād, (éd. Ferdinand Wüstenfeld, Zakarija Ben Muhammad Ben Mahmud el-Cazwini's Kosmographie: aus der Handschriften der Bibliotheken zu Berlin, Gotha, Dresden und Hamburg, Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1848-1849), réimpr. Publications of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science, 1994.

- Al-Raqīq, Ta'rīḥ Ifrīqiyya wa l-Maġrib, trad. partielle Hady Roger Idris, L'Occident musulman à l'avénement des Abbassides d'après le chroniqueur zīrīde al-Raqīq, Paris, Geuthner, 1973.
- Al-Šammāḥī, Kitāb al-siyar, éd. partielle Muḥammad Ḥasan, Tunis, Kulliyyat al-'ulūm al-insāniyya wa l-iǧtimā'iyya, 1995.
- Siyar al-Wisyānī, éd. 'Umar b. Luqmān Bū 'Aṣbāna, Mascate, Wizārat al-turāṭ wa l-ṭaqāfa, 1430/2009, 3 vol.
- Al-Ṭabarī, Taʾrīḥ al-rusul wa l-mulūk, trad. C.E. Bosworth, The History of al-Ṭabarī, vol. 30, The ʿAbbāsid Caliphate in Equilibrium, State University of New York Press, Albany, 1989.
- Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-buldān*, éd. T. G. J. Juynboll, Leyde, 1861. Trad. Gaston Wiet, *Les pays*, Le Caire, 1937.
- Yāqūṭ al-Rūmī, Kitāb mu'ǧam al-buldān, éd. ʿAbd al-ʿAzīz al-Ǧundī, Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 1990, 2 vol.

Études

- Amara, Allaoua, « L'islamisation du Maghreb central (VII^e -XI^e siècle) », dans Dominique Valérian (éd.), Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII^e-XII^e s.), publication du séminaire « Islam médiéval d'Occident » (Paris, 2006-2007), Paris, Presses de l'Université Paris I-Sorbonne, 2011 (sous presse).
- —, «Remarques sur le recueil ibāḍite-wahbite Siyar al-mašā'iḫ: retour sur son attribution », Al-Andalus-Magreb 15 (2008), p. 31-40.
- Baḥaz, Ibrāhīm, Al-dawla al-rustumiyya, 160-296/777-909. Dirāsa fī l-awḍāʿ al-iqtiṣādiyya wa l-ḥayāt al-fikriyya, 2º éd. revue et corrigée, Ghardaïa, al-maṭbaʿa al-ʿarabiyya, 1994.
- Bekri, Cheikh, L'Algérie aux II^e-III^e s./VIII^e-IX^e s.

 Quelques aspects méconnus du royaume
 rostémide: l'exemple d'un Islam tolérant, Paris,
 Publisud, 2004.
- Bel, Alfred, Les Benou Ghânya, derniers représentants de l'Empire almoravide, et leur lutte contre l'Empire almohade, Paris, Ernest Leroux, 1903.
- Brugnatelli, Vermondo, « La morphologie des noms berbères en w-. Considérations diachroniques », dans Mohamed El Medlaoui, Saâd Gafaiti, Fouad Saa (éd.), Actes du premier congrès chamito-sémitique de Fès (12-13 mars 1997), Publications de la faculté des Lettres et des Sciences humaines, Saïs-Fès 1998, p. 51-67.

- Cadenat, Pierre, « Vestiges paléo-chrétiens dans la région de Tiaret », *Libyca*, 5, 1957, p. 77-103.
- —, « Notes d'archéologie tiarétienne », Antiquités africaines, 24 (1988), p. 43-66.
- Courtois, Charles, Les Vandales et l'Afrique, Alger, Publications du gouvernement général de l'Algérie, 1955.
- Dangel, Gérard, L'imamat ibadite de Tahert (761-909).

 Contribution à l'histoire de l'Afrique du Nord

 durant le Haut Moyen Âge, thèse de doctorat de

 troisième cycle d'histoire sous la direction de

 Freddy Thiriet, Strasbourg, 1977.
- El-Ghali, Abdelkader, *Les États kharidjites au Maghreb.* 11^e-11^e s./VIII^e-x^e s., Tunis, Centre de publication universitaire, 2003.
- Geertz, Clifford, « Ideology as a Cultural System », dans *Id.*, *The Interpretation of Cultures*, New York, 1973 (en ligne sur http://hypergeertz.jku. at/GeertzTexts/Ideology_Cultural.htm).
- Gsell, Stéphane, Atlas archéologique de l'Algérie, Paris, Fontemoing et Cie, Alger, Adolphe Jourdan, 1911.
- Halm, Heinz, «Eine Inschrift des Magister Militum Solomon in Arabischer Überlieferung», Historia, 36, 1987, p. 250-256
- Idris, Hady Roger, *La Berbérie orientale sous les Zīrīdes*, x^e -xII^e siècles, Paris, Adrien Maisonneuve, 1962, 2 vol.

- Ismā'īl, Maḥmūd, *Al-ḥawāriğ fī l-Maġrib*, Beyrouth,
 Dār al-'awda, Le Caire, Maktaba Madbūlī, 1976.
- Koribaa, Nabhani, Les Kharidjites, démocrates de l'Islam, Paris, Publisud, 1991.
- Laporte, Jean-Pierre, « Les djedars, monuments funéraires berbères de la région de Frenda et de Tiaret », dans Claude Briand-Ponsart (éd.), Identités et culture dans l'Algérie antique. Actes du colloque, université de Rouen, 16 et 17 mai 2003, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 377, 2007, p. 321-406.
- Laroui, Abdallah, L'histoire du Maghreb. Un essai de synthèse, Paris, Maspero, 1970, 2 vol.
- Lewicki, Tadeusz, «L'État nord-africain de Tāhert et ses relations avec le Soudan occidental à la fin du VIII^e et au IX^e siècle », Cahiers d'études africaines, 1962, vol. 2, n° 8, p. 513-535.
- —, «Les ibāḍites dans l'Arabie du Sud au Moyen Âge», Folia Orientalia 1 (1959), fasc. 1, p. 3-17.
- Marçais, Georges, Dessus-Lamare, A., « Recherches d'archéologie musulmane. Tîhert-Tagdemt (août-septembre 1941) », Revue africaine (1946), p. 24-57.
- Martinez-Gros, Gabriel, *Identité andalouse*, Arles, Actes Sud-Sindbad, 1997.
- —, « Le passage vers l'ouest. Remarques sur les récits fondateurs des dynasties omeyyades de Cordoue et idrisside de Fès », *Al-Masāq*, 1995, p. 21-44.
- Modéran, Yves, Les Maures et l'Afrique romaine (11^e-VII^e siècle), Rome, École française de Rome, 2003.
- Moussa Fekhar, Brahim ben, Les communautés ibadites en Afrique du Nord (Libye, Tunisie et Algérie) depuis les Fatimides, thèse doctorale d'histoire sous la direction de Claude Cahen, université de la Sorbonne, 1971, 2 vol.

- Nègre, André, « La fin de l'État rustumide », Revue d'histoire et de civilisation du Maghreb, 6-7 (1969), p. 10-21.
- Rebstock, Ulrich, Die Ibaditen im Magrib (2-8, 4-10 Jh): die geschischte einer berberwegung im gewand des Islam, Berlin, Klaus Schwart, 1983.
- Rushworth, Alan H., « From Arzuges to Rustamids.

 State formation and regional identity in the pre-Sahara zone », dans Andrew H. Merrills, Vandals, Romans and Berbers. New Perspectives on Late Antique North Africa, Aldershot-Burlington, Ashgate, 2004, p. 77-98.
- Salama, Pierre, « Nouveaux témoignages de l'œuvre des Sévères dans la Maurétanie césarienne », *Libyca*, 1, 1953, p. 231-261.
- Savage, Elizabeth, A Gateway to Hell, A Gateway to Paradise. The North African Response to the Arab Conquest, Princeton, The Darwin Press, Studies in Late Antiquity and Early Islam 7, 1997.
- Schwartz Werner, Die Anfänge der Ibaditen in Nordafrika: der Beit einer islamischen Minderheit zur Ausbreitung des Islam, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1983.
- Talbi, Mohamed, L'émirat aghlabide (184-296/800-909). Histoire politique, Paris, Adrien Maisonneuve-Tunis, Publications de la Faculté des Lettres, 1966.
- Zerouki, Brahim, *L'imamat de Tahert*, Paris, L'Harmattan, 1987.